
Numéro 45 · Novembre 2015
Maze
PINTY

Depuis les attentats du 13 novembre, nous avons peur et nous ne pouvons le nier. Peur de cette finitude que le terrorisme pourrait nous faire découvrir à chaque instant, peur que les menaces de nouveaux attentats aboutissent, peur que nos proches y passent, peur du lendemain, peur que les autres aient aussi peur que nous, peur d'avoir peur. Cette peur, nommons la et essayons de la connaître, de la reconnaître. Il faut la laisser entrer en nous, ne pas l'ignorer. Le terrorisme ne nous enlèvera ni notre liberté, ni notre pensée. Nous sommes libres d'avoir peur, libres de ne pas avoir peur et surtout libres de penser.

Nous ne devons pas oublier les victimes de ces attentats, il est nécessaire qu'elles restent dans nos mémoires. Non pas pour nous donner bonne conscience, non pas pour en tirer des leçons mais pour les faire exister aujourd'hui et demain. Les terroristes font partie de cette réalité atroce, une réalité que nous ne devons pas oublier : celle de l'horreur, de la haine et de la mort. Avant de tenter de se relever, prenons cette réalité en nous, toute entière. Ne nions pas, ne nous cachons pas derrière le nombre incalculable d'initiatives solidaires – toutes louables pourtant –, ne nous cachons pas derrière cette bonne morale qu'essayent parfois de nous imposer certains, ne tombons pas non plus dans la compassion éternelle. Il ne s'agit plus de savoir s'il faut agir. Nos journées sont et ont toujours été une somme d'actes : ce ne sont pas les actes en soi qu'il faut faire naître – puisque qu'ils sont déjà là –, mais peut-être leur (re)donner une direction. Comment agir ? Que dire ? Qu'écrire ? Comment le dire ? Comment l'écrire ? Ici, les réponses ne nous intéressent pas et tenter de les énoncer serait de l'ordre de la bêtise. Toute l'importance est dans les questions, dans l'existence de ces questions. Dans ce monde où tout doit aller toujours plus vite, ces questions sont-elles posées ?

Buvons encore des verres en terrasse, dansons encore dans les salles de concert, supportons les équipes de football, oui, continuons tout cela. Le cours de nos existences poursuit son aventure, teinté d'interrogations auxquelles il nous faudra répondre. A long terme, la seule réponse à cette horreur est de réintégrer les questions au cœur de nos vies à tous. Morales, éthiques, politiques, nommons les comme bon nous semble, l'importance restera dans la ponctuation. A chaque acte sa question. Ainsi, nous nous relèverons.

La rédaction



Nous pensions publier, un peu en retard, un numéro quelque peu exceptionnel du magazine Maze ce mois-ci. La rédaction était en effervescence autour d'une importante interview à venir. Ce numéro, qui devait voir le jour le mercredi 11 novembre, avait été reporté au samedi 14 quelques jours avant la publication afin de pouvoir publier cette rencontre dans les meilleures conditions. Nous vaquions à nos occupations en ce vendredi 13 novembre. Partout en France, et ailleurs, nous célébrions le début d'un week-end comme un autre. Pendant que certains planifiaient leurs courses au marché du lendemain, d'aucuns attendaient le tirage du Super Loto, se rendaient au cinéma, au théâtre, sortaient boire un verre entre amis, allaient à un concert, d'autres, enfin, dormaient déjà sur leurs deux oreilles.

Il est un peu plus de vingt-deux heures. Les notifications de nos téléphones s'affolent, les programmes se coupent, les réseaux sociaux l'annoncent : l'horreur. Il est de ces journées dont on se rappelle toute notre vie le déroulement, heure par heure, celle-ci en est une. Cela aurait pu être nous toutes et tous, cela était nous. La stupeur, les pleurs, l'incompréhension, la crainte et l'attente, l'attente d'un dénouement se succèdent. Pour nous tous, reprendre, continuer, est difficile.

Mais penser, écrire, éditer et publier chaque mois Maze, c'est entrechoquer les interrogations. Celles des cinéastes, des musiciens, comme celles des peintres et des écrivains, des politiques et des citoyens avec les nôtres. Maze s'est toujours efforcé d'intégrer le questionnement, avant l'expression brute des pensées et leur mise en forme. Et si nous souhaitons poursuivre cet effort, en doubler l'intensité, c'est pour préserver ce qu'ont souhaité détruire les terroristes : la pluralité des pensées et des êtres.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Antoine Demière

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordinatrice de la correction
Lisette Lourdin

Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, style
Enora Héreus, écrans
Louison Larbodie, art

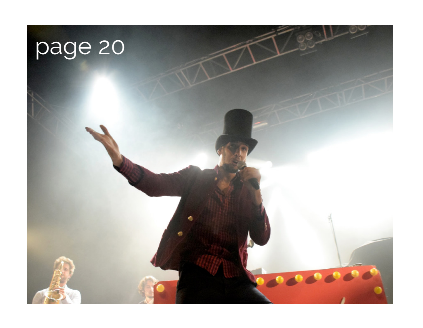
Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Emma Pellegrino
Emma Henning
Johanne Lautridou
Kevin Dufrêche
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

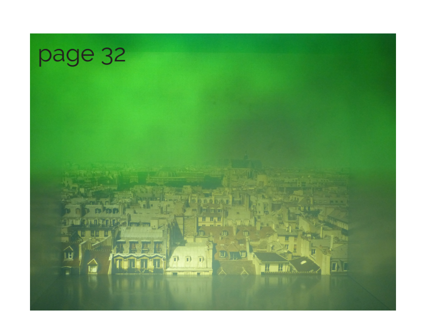
Rédaction
Adam Garner
Alénice Legoux
Alexandre Caretti
Alice Millot
Alison Roi
Amélie James
Anna Fournier
Anne-Flore Roulette
Ariel Ponsot
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Basile Frigout
Basile Imbert
Cassandre Rose
Céline Jollivet
Julia Coutant
June de Witt
Charlotte Gaire
Claire Leys
Clara Boulay
Clément Wibaut
Constance Michaëly
Dearbhla O'Hanlon
Dorian le Sénéchal
Eloïse Bouré
Emma Bonneaud
Emily Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Guillaume André
Hugo Prével
Jason Stum
Jenifer Winter
Jérémy Trombetta
Julien Hardouin
Juliette Krawiec
Laura Figueiredo
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Lisa Tigri
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Ludovic Hadjeras
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Daoudal
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Maureen Guillevic
Melaine Meunier
Mélanie Soares
Maurane Tellier
Myriam Bernet
Nicolas Renaud
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Niels Enquebecq
Noa Coupey
Oksana Baudouin
Pablo Moreno
Philippe Husson
Roxane Thébaud
Salomé Lahoche
Solène Lautridou
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Thomas Philippe
Tom Vander Borght
Victor Jayet Besnard
Victor Lepoutre
Yannis Moulay

Couverture et quatrième de couverture : © Flickr Three Weeks Off • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0915W91947

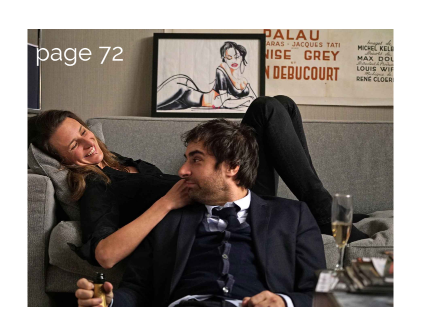
SOMMAIRE LABYRINTHIQUE


page 12


page 20


page 32


page 57



page 72

N°45

Vous avez quelque chose à nous dire ?
courrier@maze.fr

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur mazemag.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Mise en page : Christelle Perrin, Niels Enquebecq, Baptiste Thevelein.

Comment c'est loin

Errance sur fond d'humour mordant

Après une belle carrière musicale, deux albums dont un disque de platine et une apparition sur le petit écran avec la mini-série Bloqués sur Canal+, Orelsan poursuit son cycle de création avec son premier long-métrage Comment c'est loin. Épaulé par une solide équipe dirigée par Christophe Offenstein, Orelsan offre un premier film percutant et plein d'esprit, partant de situations qu'il connaît bien, mais s'éloignant de toute forme d'egotrip.

Aucun acteur véritablement confirmé ne participe au film. Leur bande de potes pleins de charisme (Skread, Ablaye, Claude ...) et la famille jouent les quelques personnages que l'on croise dans le film : les potes, la famille, les copines. En guest star, on a même le droit à la présence de la véritable grand-mère d'Orelsan dans une scène du film, offrant un passage d'une grande authenticité (normande) et d'une sincérité où l'Orelsan du film et celui de la vie de tous les jours se confondent, avec tendresse. Les lacunes qui peuvent transparaître dans un jeu amateur s'effacent dans ce film, où l'amateurisme nous offre finalement des personnages authentiques dotés d'un savoureux naturel.

24 h pour se débloquer

À l'écran, au côté de son acolyte Gringe, Orelsan propose une comédie au ton parfois grave, où le drame et l'humour se côtoient sans cesse. En mal d'inspiration, deux amis caennais Orelsan et Gringe ont 24 heures pour écrire un morceau de rap, sous la pression de leurs producteurs Skread et Ablaye. «Pas de single, pas d'radio, pas d'radio pas d'vente d'album, pas d'vente d'album pas d'SACEM, pas d'SACEM pas d'oseille.» Au gré des heures qui défilent, le fil conducteur et les thématiques de leur premier album Orelsan et Gringe sont les Casseurs Flowters se retrouvent, confirmant l'apparence de bande originale de cet album. Le film débute ainsi avec une tentative de tournage de Stupide ! Stupide ! Stupide, on retrouve le débat sur la prostitution du morceau Les putes et moi, l'attente de Deux connards dans un abribus etc. Le film et l'album affichent ainsi une complémentarité nécessaire.

Dans les dialogues, on retrouve le même concept, l'humour noir et le langage singulier présents sur leur premier album. les vingt-quatre heures du quotidien de ces deux antihéros attachants défilant à l'écran, ce sont celles de cet album au ton si singulier. Leurs vieux démons, la peur de l'échec, l'errance, la procrastination, les amis envahissants, la quête des sandwich en triangle, l'impossibilité de se projeter dans l'avenir et les soucis de couple défilent. «A nos histoires mortes avant d'avoir démarré, aux heures laissées passées, aux potes jamais rappelés, au job que j'ai lâché, aux portes que j'ai claquées». Tout ce film tourne autour de l'inachevé, de ce sentiment d'incapacité de terminer quelque chose (sauf une bonne vanne). La force du format long-métrage est de pouvoir dépeindre un portrait abouti de leur génération, cette génération qui trouve en la procrastination une sortie de

secours. Ce film générationnel dresse avec humour la liste les problème d'une génération écrasée par la misère sociale, d'une jeunesse désillusionnée. Mais l'humour est toujours là, dans chaque scène, pour dédramatiser le dramatisable, pour redorer leurs faiblesses, pour se raccrocher à quelque chose, comme la musique.

Une comédie semi-musicale

Si la musique ne semble être qu'un décor de fond, elle est pourtant au cœur du film, faisant de Comment c'est loin une «comédie semi-musicale». La musique est présente pour donner un véritable rythme au film, aux mésaventures des deux personnages. Sans jamais être trop longue, elle est pourtant un véritable apport dans la narration, servant à quelques moments de parenthèse entre deux scènes ou remplaçant parfois même les dialogues, comme lorsque Orelsan, ivre, se fait raccompagner par son père en voiture (Quand ton père t'engueule). La musique, ce sont les non-dits, les dialogues qui n'éclosent pas, mais qui finalement, en étant dévoilés, apportent toujours de la consistance au film, à l'histoire, aux échanges entre les personnages. Sur cette bande originale qui sortira le même jour que le film, le 9 décembre, on retrouve nos deux rappeurs, mais aussi la légende Akhenaton et Wiley.

«D't'façon j'habite à Caen, j'entends que la pluie battante»

Derrière Orelsan et Gringe, il y a toujours Caen. Ses bars, ses rues, ses arrêts de bus, ses hôtels, ses V'eol. Caen, c'était un choix évident pour Orelsan. «C'est là où l'on a tous habité, où l'on s'est rencontrés». Mais derrière ce choix évident de la Normandie, l'équipe du film explique que c'était aussi pour prendre l'exemple d'une ville moyenne de province, comme ça aurait pu en être une autre. «Des villes trop grandes pour être «rurales» mais trop petites pour qu'il s'y passe vraiment quelque chose». Au fur et à mesure que le film se déroule, la belle Caen devient progressivement un personnage à part entière, pouvant à tout moment changer le cours de l'histoire. Ses carrefours, ses boutiques, son rythme de vie et ses horaires de bus et de commerce : tout peut changer le cours de l'histoire, les aventures de nos deux antihéros qui vivent au rythme de Caen. La ville joue progressivement son rôle de vitrine de l'errance des deux procrastinateurs attachants, de leur improductivité latente. Jusqu'à ce que Caen déclenche la productivité ...

Marie-Madeleine Remoleur


© La Belle Company

Éclaboussures clintonniennes



© Pablo Martinez Monsivais

C'est un scandale pour les républicains et une inquiétude décuplée pour les démocrates. Plus de trois ans après l'affaire Benghazi, ces attaques font toujours parler d'elles. Si quatre personnes ont perdu la vie suite à ces événements survenus en Libye, ces derniers constituent aujourd'hui ce qui pourrait bien bouleverser l'histoire des États-Unis. En effet, à quelques mois des élections présidentielles américaines, une des candidates à l'investiture démocrate pour la Maison Blanche, Hillary Clinton, est placée au cœur de cette affaire dont les enquêtes sont encore en cours.

Retour sur l'affaire Benghazi

11 septembre 2012, date anniversaire des attentats du World Trade Center, l'ambassadeur américain en Libye, Chris Stevens, est assassiné lors des attaques contre le Consulat américain en Libye. Deux agents de la CIA et un employé diplomatique perdront aussi la vie lors de cet assaut anti-américain au consulat du pays en Libye. L'offensive se serait déroulée en deux temps selon les chargés de l'enquête ; la première aurait directement attaqué la représentation américaine et la seconde s'en serait prise aux forces spéciales.
Cependant, aucune certitude n'existe quant à cette affaire. Les circonstances de la mort des personnes qui ont péri le 11 septembre 2012 resteront obscures. Ce sont des milices non contrôlées par l'État libyen qui auraient causé ces troubles, plus précisément le groupe salafiste Ansar al-Charia. Bien évidemment, l'affaire ne s'est pas arrêtée aux frontières libyennes. Elle est effectivement associée à celle qui pourrait bien devenir la 45ème Présidente des États-Unis, si toutefois cette affaire ne l'en empêchait pas : il s'agit d'Hillary Clinton.

Hillary Clinton dans l'œil du cyclone

La question Benghazi n'est pas la seule maladresse commise par Hillary Clinton mais elle reste néanmoins l'une des plus marquantes. Il s'avère en effet qu'à l'époque des attaques, c'était elle la secrétaire d'État des États-Unis. L'ex-première dame a finalement joué un rôle des plus fondamentaux ; un rôle qui l'amène aujourd'hui à devoir reconnaître un certain nombre de responsabilités. Et pour cause : le département d'État avait refusé quelques mois avant les offensives de « renforcer le personnel de sécurité » sur place, alors que plusieurs attentats avaient déjà fait trembler les murs du consulat américain. Ce n'est pas tout, puisqu'il subsiste un élément à éclaircir : pourquoi avoir fait croire à une manifestation qui aurait « dégénéré » ? C'est ce qu'avait déclaré l'administration Obama au lendemain des attaques. N'est-ce pas un moyen subtil pour les républicains de s'attirer les faveurs du peuple américain ?

Ces deux points, ce sont ceux qu'Hillary Clinton a été contrainte d'expliquer à la Commission d'Enquête chargée de l'affaire le 22 octobre dernier. Les courriers électroniques qu'elle avait envoyé quand elle dirigeait la diplomatie américaine l'ont placée dans une situation peu enviable d'instabilité avec les règles de sécurité du pays.
Ce qui a été révélé quand l'ancienne first lady a enfin livré son disque dur qu'elle utilisait en 2012 lui amène aujourd'hui pléthore de problèmes. Elle utilisait son compte de messagerie privée dans le cadre de ses fonctions, ce qui est interdit aux États-Unis pour les élus.

Crime 2.0

Le Federal Records Act fut effectivement voté pour qu'une copie de chaque mail soit conservée et disponible si quelqu'un veut le consulter, ce qui est rendu impossible par la transgression d'Hillary Clinton. De plus, le compte n'était pas assez protégé alors que dans le cadre de ses fonctions, elle reçoit des informations extrêmement confidentielles. Ainsi, elles auraient pu être victimes de piratage, élément que les républicains aiment particulièrement souligner !

Enfin, les mails examinés pour le moment contiennent des informations censées être secrètes. Une vérité difficile à encaisser pour une Hillary Clinton qui demeure dans le déni le plus total concernant certains points. À cette période de la course présidentielle, c'est comme si Hillary Clinton secouait fièrement une fiole de poison au-dessus d'elle. Le comble quand on apprend qu'elle domine pour le moment la course démocrate selon les sondages.

Clinton est dans la tourmente, avec le poids de cette affaire qui pèse sur elle, ce fardeau qu'elle est contrainte de traîner et d'assumer. Malgré son indifférence de surface quand Benghazi est évoqué, montrant « une vraie stature présidentielle » pour reprendre les termes de Carl Bernstein, les questions difficiles l'ont fait souffler quand les photographes n'avaient pas leurs objectifs braqués sur elle. Une femme décrédibilisée dans sa marche vers la Maison Blanche, comme l'avait été Obama pendant sa campagne présidentielle, en proie notamment aux remarques racistes et à des problèmes d'argent.

Céline Jollivet

WEI OR DIE
Join the Game

Il circule sur les réseaux depuis une semaine, fait frémir les réactionnaires et réjouit les Inrock'. Il est choquant, intriguant, stimulant : c'est une petite révolution. Sa bande originale est une pépite de modernité, le plan séquence introductif une perle rare. C'est une fiction, un documentaire. C'est WEI OR DIE.



Pendant 45 minutes, rejoignez « l'enfer un week-end d'intégration » qui tourne mal. D'habitude, les médias se délectent des jeunes issus des grandes écoles de commerces qui pendant ces fameux week-end d'inté' finissent en coma ou détruisent le lieu de cette soirée géante, ils en parlent comme des réveils de sectes ou la preuve d'une jeunesse dégénérescente. Aujourd'hui Simon Bouissou et Olivier Demangel vous proposent d'y participer. L'histoire est simple : alcool, sexe et drogues à foison mais un mort à la clé. Une enquête de police ouvre donc et tous les téléphones ou appareils sont confisqués. Le but, retracer la soirée pour comprendre ce qui s'est passé. A l'aide d'une time line qui vous permet de changer de point de vue lorsque vous le souhaitez, vous êtes aux manettes du film. WEI OR DIE est alors une expérience sensorielle proche du jeu vidéo.
Entre documentaire et fiction, la notion de point de vue est retournée dans tous les sens, et ses codes archaïques tués à la massue : WEI OR DIE nous perd dans la sensation malsaine d'être aux commandes de ce meurtre et de tous les déboires du film. Acteurs autant que spectateurs, la sensation créée est sans précédents. Quant à l'image, qui peut-être être parfois malmenée, elle trouve sens et beauté dans certaines scènes : une bataille de farine, des plans sous l'eau. Grâce aux caméras de sécurité, certaines séquences prennent source à la base du cinéma : plans noirs et blancs, fixes révélant des situations à la limite du burlesque. Le jeu entre les genres est subtil, passant du comique au dramatique ajouté à une ambiance fantastique. Il pousse au paroxysme ce que Michael Powell avait avec Le Narcisse noir ou Le Voyeur dans les années 1970.

WEI OR DIE envoie balader l'ensemble des codes sur le genre, le point de vue et les réticences du cinéma et brise les codes ancestraux pour nous faire vivre une expérience inédite.

Emma Pellegrino

Les Héritières

Comme à chaque Fashion Week, le défilé Chanel, sûrement le plus attendu, a fait sensation. C'est à cette occasion que Lagerfeld a pu afficher sa nouvelle égérie : Lily Rose Depp, fille du couple glamour Vanessa Paradis et Johnny Depp. Mannequin pour les lunettes Chanel, la fille de Jack Sparrow n'est pas la seule « fille de » sur les campagnes de grandes marques de cet automne : Gigi Hadid, Kendall Jenner, Georgia May Jagger... On ne peut que constater l'explosion du phénomène d'enfants de star remplaçant les top models. Doit-on parler de commerce lucratif ou de la création d'une nouvelle aristocratie ?


© Getty

Un phénomène en expansion et qui vend

Si elle avait déjà fait une forte impression au défilé des Métiers d'Art Chanel le 31 mars dernier dans son ensemble Haute couture, Lily Rose, 16 ans, est devenue en moins d'un an la nouvelle protégée de Lagerfeld et la coqueluche des médias. Les éloges ne tarissent pas : « Lily-Rose est ravissante, c'est une jeune fille d'une nouvelle génération avec des qualités de star. » disait le Kaiser à son propos ; «Non seulement la jeune fille cible les digital natives, mais sa filiation lui donne une crédibilité immédiate » expliquait un journaliste du Nouvel Obs.
L'adolescente a aussi commencé une carrière au cinéma, et a tourné dans différents clips musicaux. Ce qui n'est pas sans rappeler d'autres mannequins/«filles de» telle Cara Delevingne.

Le cas Lily Rose n'est pas isolé. En effet chaque année de nouvelles égéries dont la célébrité n'est due qu'à leur naissance apparaissent, acclamées par les médias. Présentées comme des révolutions, on ne cesse de nous expliquer à quel point ces jeunes filles sont légitimes au métier : Caroline Roitfeld, dans un portrait du Vogue d'août 2009, parlait de « pédigrée » pour Georgia May Jagger (fille du mannequin Jerry Hall, et de Mick Jagger) ; Kendall Jenner (fille de Kris et Bruce Jenner et demi-sœur du clan Kardashian) quant à elle, a eu le droit à une multitude d'articles défendant son professionnalisme et son dur labeur.
Rapidement on souligne leurs traits physiques différents et leur caractère sympatique (on en oublierait même que Cara Delevingne vient de l'aristocratie anglaise et que sa mère comme sa sœur Poppy travaillent dans la mode). Et lorsque ces chères héritières admettent savoir que leur célébrité et leur réussite sont tout de même en bonne partie dues à leurs parents, on souligne et félicite leur modestie et leur maturité (ndlr l'interview de Lily Rose au magazine i-D).

Le phénomène des « fils de/filles de » séduit les marques pour diverses raisons : tout d'abord ses enfants de star sont des vitrines médiatiques

et des placements publicitaires à part entière. En effet adeptes de la communication 2.0, ils remplissent leurs comptes sur les réseaux sociaux de photos et détails de leurs collaborations prestigieuses. Et puis du fait de la célébrité de leurs parents qui les ont mis sous l'attention médiatique dès le plus jeune âge, ils ont déjà un public ayant parfois un réel lien affectif avec eux.
Pour les marques, cela permet parfois de se donner une image plus sérieuse et plus historique, comme récemment le Comptoir des Cotonniers en faisant poser Charlotte Gainsbourg et sa fille pour les 20 ans de la maison.

Lagerfeld, le Kaiser de la communication

Karl Lagerfeld est encore une fois un précurseur dans ce phénomène : déjà le premier à faire défiler des mannequins star telle Inès de la Fressange, il a rapidement compris que prendre des célébrités en vogue, puis leurs enfants comme égéries était une bonne stratégie pour que l'on parle de la marque. Lily Rose, fille de Vanessa Paradis elle-même ancienne égérie Chanel ; Violette d'Urso (fille d'Inès de la Fressange) ; Kendall Jenner ; Cara Delevingne ; et même North West qui avait posée pour Karl Lagerfeld Kids Wear en 2014 ; toutes font parties de « l'écurie » Chanel.

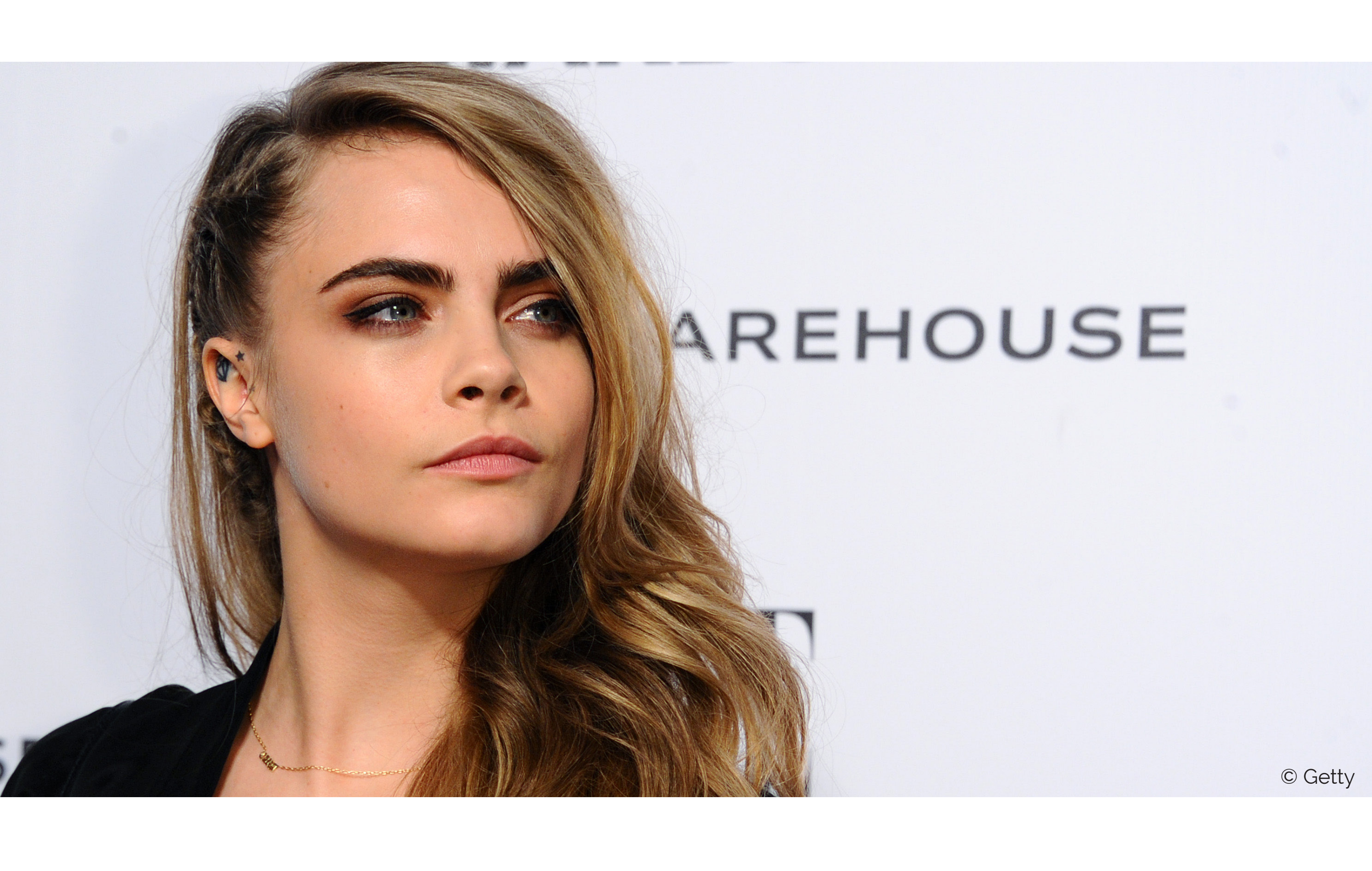
Il ne faut pas oublier que lorsque Lagerfeld est arrivé à la tête de Chanel, la maison de couture était en désuétude. Après la mort de la célèbre couturière, la maison au style guindé était passée de mode.
Aux commandes en 1983, le couturier s'est transformé en réel communicant pour faire renaître le phoenix de ses cendres. Et il a réussi son pari : aujourd'hui le défilé Chanel est le plus attendu des Fashion Week. Lagerfeld, dont la Pinacothèque de Paris célèbre les talents de photographe actuellement (Karl Lagerfeld, a Visual Journey du 16 octobre au 20 mars) est partout, montré comme un génie, un avant-gardiste.
On ne va plus aux défilés Chanel pour les créations, mais pour voir les nouvelles personnes à suivre.

Un phénomène qui séduit autant qu'il agace

Cette idée de transmission d'un statut dès la naissance et sans réelle légitimité à part un nom de famille agace et donne une impression de déjà vu : la mode et particulièrement le mannequinat seraient-ils réservés à une noblesse ?

En effet le phénomène des « fils de/filles de » n'est à vrai dire pas vraiment récent. Dans les années 1960 et 1970, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron montraient déjà dans Les Héritiers puis La Reproduction, que les élites imposaient de façon même inconsciente un ordre social héréditaire. En s'appuyant sur des études empiriques menées sur des étudiants dans le supérieur, les deux sociologues ont pu constater que la reproduction sociale s'appliquait malgré l'idée d'un enseignement ouvert à tous et souhaitant gommer l'appartenance à une classe.
L'enquête parue en septembre d'Anne-Noémie Dorion et d'Aurore Gorius, Fils et filles de... Enquête sur la nouvelle aristocratie française, s'inspire de l'étude bourdieusienne. Si leurs recherches se sont portées sur divers secteurs, dans le chapitre « Quand les marques draguent des enfants d'artistes » le mécanisme utilisé qui permet la création de cette nouvelle noblesse est bien montré.
Cependant les auteurs parlent aussi de l'agacement que cette saturation de biens nés suscite : la célébrité, surtout dans les domaines artistiques semble ne plus vraiment être démocratique et basée sur le mérite.

Et puis on ne peut que constater que si par le passé les enfants de star craignaient de n'être pas reconnus comme légitimes, ils sont à présent défendus bec et ongle lorsque l'on ose remettre en question leur place. Preuve en est lorsqu'en septembre 2014 Arisce Wanzer, mannequin transgenre a publié une lettre ouverte à Kendall Jenner : à l'époque la demi-sœur de Kim Kardashian se plaignait de souffrir des remarques acerbes des intimidations de ces collègues. The Blot Magazine avait alors publié le coup de gueule de Wanzer, qui montrait que la réelle violence dans le mannequinat n'était pas celle dont souffrait Miss Jenner, mais celles que subissait toutes les jeunes femmes venant de milieux modestes partageant le même rêve



© Getty

que la starlette de télé-réalité.
Cette lettre nous met devant l'évidence que ces mannequins en devenir doivent affronter la dureté et la cruauté d'une industrie qui les considère comme des produits jetables : illusions perdues, concurrence féroce, régime drastique, lourdes responsabilités financières… Certaines se retrouvent même extrêmement endettées sans avoir percé.
Malgré cela, de nombreux articles ont préféré s'attaquer à Wanzer en la fustigeant de s'acharner sur la nouvelle it-girl et en n'oubliant pas de mettre encore en avant les durs efforts de cette dernière. Kendall a même eu l'opportunité de répondre en vidéo, reproduisant le « Burn Book » de Regina George de Lolita malgré moi. Bien sûr ces qualités de réparti et d'autodérision ont été saluées…

Les mannequins Lexi Boling et Brinch Walker ont subi le même sort qu'Arisce Wanzer à la fin de la Fashion Week, en osant se moquer d'une photo peu avantageuse de Kendall publié par Vogue Germany sur Instagram.

La fin du règne de la « girl next door » ?

Il semble bien loin le temps où la jeune Twiggy, 16 ans, devenait « The Face of 1966 » après avoir été repérée par un agent dans un salon de coiffure.
L'inimitable Kate Moss, découverte à 14 ans dans un aéroport, pourrait-elle encore devenir une icône de nos jours ?

Si de plus en plus de « filles de » envahissent le mannequinat avec le consentement des médias, il subsiste néanmoins des mannequins n'ayant pu compter que sur leur charisme et leur beauté pour réussir : Suki Waterhouse (repérée dans un bar) et Jourdan Dunn (repérée dans une allée d'un Primark) en sont sûrement les deux exemples les plus marquants.

Alison Roi

Dossier

Autopsie du cinéma Français.

Pamphlet.


© Artribune

Où en est le cinéma français contemporain ? Je regarde autour de moi et je vois un peu toujours les mêmes têtes ; suivez mon regard. Que nous est-il présenté de nouveau ces dernières années ? Pas grand chose finalement, à part quelques éclats solitaires. Qu'est ce qui marche ? C'est Joey Starr un balai dans le cul embrassant Julie Gayet style XVIIème. Séparons le bon grain de l'ivraie, la qualité de la quantité. Étrange constat paradoxal qui m'amène à me demander : pourquoi les artistes les plus innovants, les plus curieux, les plus révoltés sont-ils aussi les plus vieux ? Godard, écume majestueuse d'une Nouvelle Vague passée ; Cavalier, diamant brut taillé au fil des années et Resnais dont le rideau s'est, il y a peu, refermé.

« Comment faire un film aujourd'hui sans avoir le « réseau » ? [...] Nous voilà face à un mur, celui qui clôt tout débat, le mur économique. »

Godard a commencé il y a maintenant plus de trente ans avec *Histoire(s) du Cinéma*, une croisade pour le cinéma, une aventure à contre-courant. Godard c'est du baroque, du lourd, l'image à profusion. Le film devient le matériau, le lieu même de l'expérience. Il dénonce notre monde par son mode d'être spectaculaire, violent, dégoulinant : capitaliste. Film Socialisme. Les mots sont importants mais dans ce monde qui ne le reconnait pas ou qu'il ne reconnait plus il joue l'esthète et se retire hors du monde et du langage.

La trajectoire que prend le cinéma de Cavalier est particulière. Quand certains vont, avec le succès, tourner le dos à leur idéaux, d'autres vont chercher d'autant plus et aller vers la simplicité, là ou se trouve l'essence du cinéma quand il est débarrassé de tout apparat. C'est le cas de Cavalier qui, en 2000 prend un virage particulier pour devenir « filmeur ». Une simple caméra à la main il part seul à la frontière de la fiction et le documentaire et ne cesse d'interroger les limites du cinéma sur le réel.

Quant à Resnais sa filmographie est tellement riche et complexe qu'il faudrait se lever de bonne heure pour la comprendre. Il a tout fait : il a filmé le génie avec *Van Gogh*, l'horreur avec *Nuit et Brouillard*, l'amour avec *Hiroshima mon amour* et *Dernière nuit à Marienbad*. Vers la fin de sa vie il s'intéressa à la troupe et à la frontière poreuse entre le théâtre et le cinéma aboutissant au chef d'œuvre magnifiquement nommé : *Vous n'avez encore rien vu..*
Mais alors où est passé la fougue de la jeunesse ? La France est-elle, à l'image de son cinéma, à ce point sclérosée ? Peut être, mais dans ce cas là branchons D8 et faisons nous hara-kiri. Je ne pense pas ; notre mal vient de plus loin...

Parlons peu, parlons bien. Comment faire un film aujourd'hui sans avoir le « réseau » ? Le mieux est de passer par une école publique offrant une relative égalité des chances. Lesquelles sont-elles ? On trouve l'ESAV de Toulouse, l'École de la Cité, Lumières et la FEMIS à Paris. Ces formations d'excellence produisent les cinéastes de demain, et pourtant nous avons comme une impression de déjà-vu. Comparées à nos voisins (Belgique ou Suisse) ces écoles font figure d'institutions consensuelles et peureuses. Que faire quand notre modèle s'appelle Truffaut ? On peut se questionner sur le mode de sélection, peut-être que le concours assassin crée une norme impossible à défaire. Alors l'université propose surement une alternative intéressante par sa pluralité de point de vue et de personnalités, mais elle n'offre pas les moyens de la réalisation. Nous voilà face à un mur, celui qui clôt tout débat, le mur économique.

Ah voilà nous y sommes, le nœud du problème. « Par ailleurs le cinéma est une industrie » clôt Malraux dans son essai Esquisse d'une psychologie du cinéma. Le cinéma est dans son être industriel, c'est surement le seul art avançant de paire avec l'industrie, la technologie ; l'art où la culture et la nature avancent main dans la main. Mais le cinéma est aussi un art.

Le cinéma dans lequel on investit beaucoup dans l'espoir de rapporter énormément ; le cinéma comme moyen d'assouvir sa cupidité est-il encore du cinéma ? Le trop grand investissement entraine la nécessité de profits extrêmes et donc le besoin de plaire au plus grand monde. Ainsi les films à petits budgets riches d'idées et d'inventions créatrices, ces films qui vont donner un nouveau souffle au cinéma français, où sont-ils ? Ils sont là, ils attendent tapis dans les méandres de Youtube en attendant que des producteurs couillus leur tendent une main chaleureuse. Mais ces producteurs il faut les comprendre, ce ne sont pas des mécènes, ils ne peuvent se permettre de faire banqueroute pour un film. Alors nous en venons à nous poser une autre question, que pouvons nous, en tant que spectateur, pour changer cela ?

Car oui le problème est aussi lié à nous, à moi, à toi, surtout toi. Et la solution est peut-être dans ce que Rancière appelle le « spectateur émancipé ». Le spectateur n'est pas passif devant l'œuvre mais actif, actif de ses choix. Nous sommes le dernier maillon de la chaîne mais c'est peut-être à nous de changer en premier. Si les envies changent, le système de production évolue et les écoles se développent. C'est le consommateur/spectateur qui fait l'industrie/cinéma et non le contraire.

Hugo Prevel

Parc et Poésie

Paru en 2002, Park Life, de Yoshida Shuichi a reçu le prix Akutagawa pour sa finesse et son univers poétique original. Ce petit livre parfumé offre au lecteur une pause dans une vie pleine des tracas quotidiens.

La pause, c'est la parenthèse calme, l'instant paisible entre deux tempêtes. Et surtout, c'est le thème central de l'ouvrage : que fait-on lorsque l'on a quelques instants pour soi dans un parc ? Kondô, l'un des protagonistes résume les choses ainsi :

« Même si tu ne fais rien dans un parc, personne ne viendra te le reprocher. Au contraire, si tu veux faire quelque chose, comme du racolage ou un discours, on te chassera [...] Aussi ne suis-je pas tombé amoureux du parc comme toi. Avec le caractère que j'ai, si quelqu'un me dit de ne rien faire, j'ai plutôt envie de faire quelque chose. »

Dans le parc de Hibiya, les passants vont et viennent, la nature change constamment, autant de prétextes aux divagations poétiques et à la remontée des souvenirs. Pour le personnage principal, c'est le souvenir d'un baiser ou d'une escapade à New York. Pour d'autres, c'est le moment de faire voler un aérostat, ou de boire un café. L'usage de l'écriture à la première personne offre ici au lecteur un accès direct aux pensées du personnage principal, mais cela permet également de découvrir le parc à travers ses yeux. Cet homme qui se sent comme saisi d' « un vertige » lorsqu'il observe Hibiya. Cet homme pour qui le parc est un endroit si spécial.
Car le parc de Hibiya est aussi un lieu de rencontres hors du commun. Ces relations sont fugitives mais intenses. Chaque personne observe l'autre sans se parler... jusqu'au jour où un contact s'établit. Il y a l'homme à l'aérostat, la femme aux pigeons. Et évidemment cette femme rencontrée dans le métro, qui s'assoit sur un banc en hauteur, un café de chez Starbucks en main. Petit à petit le personnage principal et la « femme au Starba » s'apprivoisent. Les conversations partent dans tous les sens. Don d'organe, histoire d'amour, vie des passants, les sujets varient et participent de l'éclat du moment.
Ce livre est un intermède, une virgule, qui montre la vie telle qu'elle est à un instant donné. Étrange, simple, pleine de poésie. 115 pages de bonheur, qui rappellent les feel-good movies à la Woody Allen, les matins où le printemps daigne enfin montrer son nez, et le café de chez Starbucks.

A déguster !

Marie Daoudal



Rencontre

Roman-savon et cuillères-biscuits - Charlie and the Soap Opera

Après avoir reçu une quantité incroyable d'ondes positives à leur concert au Transbordeur le 21 octobre dernier, nous avons décidé de rencontrer Charlie and The Soap Opera, pour savoir ce qui se tramait sous ce haut de forme et ces chemises lyonnaises. Après avoir découvert, en compagnie de Rémi (chanteur) et Julian (guitariste) qu'il existait des cuillères-biscuits pour touiller son café, nous sommes allés discuter de magie, du groupe, de leur rapport au cinéma et aux séries, - et aussi - de comment ils font leur musique.

Au concert que vous avez donné au Transbordeur, il y avait un immense haut de forme au-dessus de la scène ; si des lapins vivants en étaient tombés, vous auriez réagi comment ?

Rémi : Ça aurait été super cool !

Julian : ça aurait été très surprenant parce qu'on l'aurait pas prévu, ça aurait été un peu de la magie quelque part.

Et vous êtes plutôt du genre à tuer les lapins ou à les sauver ?

Julian : Tu fais référence à Marilyn Manson ? Ahah non on les aurait laissé courir sur scène.

Tu dis que ça aurait été un peu de la magie pour les lapins ; quand vous jouez, vous vous sentez magiciens de temps en temps ?

Rémi : Non... ce serait prétentieux de dire ça. On est comme tous, on travaille à donner l'illusion de ce qui peut paraître magique dans le regard de quelqu'un qui fait pas ça de sa vie, qui vient juste se divertir. Mais c'est du travail, faut pas se leurrer, c'est juste ça, on répète beaucoup, on réfléchit aux idées... Bon après c'est sûr que dans un concert tu mets un peu d'âme – c'est peut-être ce qui différencie notre boulot par rapport à d'autres boulots mais bon, c'est un travail comme un autre.

Et vous faites de la musique pour être en forme ou pour donner de la forme aux gens ?

Rémi et Julian, en chœur : Les deux.

Julian : Y a vraiment un côté où nous on fait de la musique parce qu'on kiffe ça et ça nous correspond et notre musique on la joue pour les gens, pour les faire danser, c'est une musique qui se partage quoi.

Rémi : Et c'est donnant donnant : plus les gens ont l'air d'apprécier, plus toi t'es content.

Julian : C'est du transfert d'énergie.

Est-ce que vous aimez le film Le Prestige de Christopher Nolan, sachant que les hauts de formes y sont particulièrement importants ?

Rémi : Ah oui, j'ai aimé le film, j'ai beaucoup aimé, je l'ai vu il y a pas longtemps en plus. En plus c'est pas loin du personnage de Charlie, une espèce de Dandy excentrique ... au début y'a eu une période où on s'est demandé si on allait garder cette idée mais les gens nous ont vite fait comprendre que c'était une bonne idée, qu'il fallait pas toucher au chapeau.



Et le dandy qui veut plaire aux foules, ce n'est pas un peu paradoxal ?

Rémi : C'est tout le côté du folklore américain des groupes de funk, Zapp & Roger, Earth Wind and Fire, Kool and The Gang qu'on a voulu mettre en faisant un personnage comme ça, en étant vestimentairement un peu différent d'un type qui se pointerait juste en jean comme ça, ça rajoute une dimension en plus. C'est comme si tu voyais Barack Obama en habits de ville normal tu dirais que – alors qu'il tiendrait le même discours – ce serait bizarre, mais en même temps une belle mise en scène.

Votre musique est-elle destinée aux hommes et femmes aux foyers comme le sont les Soap Opera (ndlr : série B, roman-feuilleton télévisuel ou radiophonique) ?

Rémi : Non, je pense pas qu'on a fait une réunion façon ENDEMOL pour réfléchir à qui était adressé notre musique (ndlr : producteur de la quasi-totalité des programmes télévisuels au monde)

Julian : Alors oui et non, parce que notre musique est faite pour être écoutée et en même temps on s'est pas dit « tiens si on faisait une musique que pour les gens qui restent à la maison ».

Rémi : On a pas tenté, en construisant notre musique, de viser telle ou telle tranche d'âge. Après il y a forcément une part de communication : par exemple si j'avais envie de faire une intro qui dure quinze minutes, bon y a forcément les gars de l'équipe qui vont me dire ouais faut que tu penses que c'est peut-être un peu long pour un auditeur. Il y a un minimum de format pour rendre les choses un peu plus fluides mais bon sans aller plus loin. Après c'est sans tomber dans le radio-edit ultra calibré.

Et si vous étiez une de ces Soap Opera, une de ces séries B, vous seriez quoi ?

Rémi : Moi je dirais Le prince de Bel-air.

Julian : Je serais Alf, tu sais ce personnage complètement étrange, un extraterrestre. C'est une vieille série.

Et le groupe entier ?

Rémi : il faudrait une série B où tout le monde s'embrouille et tout le monde s'aime bien au fond. Parce que tu as plein de groupes où il y a d'excellents musiciens, ils viennent, ils bossent, ils font le truc, c'est moins amical. Nous on est vraiment une bande de copains, après je sais pas trop.

Julian : il faudra que tu demandes aux lecteurs de Maze si ils connaissent une série B où tous les héros se disputent.

Vous êtes plutôt drive-in ou petit cinéma dans un sous-sol ?

(rires)

Rémi : Drive-in, c'est du plein air !

Vous avez fait un concert en rooftop à Lyon il n'y a pas si longtemps, vous vous sentiez mieux au Transbordeur ou sur ce toit ? Au Transbordeur, nous avions l'impression que votre musique avait besoin de respirer, qu'elle était faite pour la scène en plein air.

Rémi : Des fois un truc plus intimiste plus fermé provoque un sentiment différent que l'impersonnalité d'une grande grande foule dans un espace aéré donc je pense qu'il y a du bon dans les deux. Par exemple tu as des gens que tu aimes bien parce qu'ils ont peu d'audience, parce qu'il y a peu de gens qui les connaissent mais si jamais ils devenaient mainstream, tu les aimerais plus. Et en fait c'est un peu ça le truc c'est que des fois dans une petite salle quand on jouait dans les bars au tout début, c'est quelque chose de différent que de jouer comme on a pu faire dans des festivals ou tu as des milliers de personnes.

Rémi et Julian, en chœur : Les deux.

Julian : Y a vraiment un côté où nous on fait de la musique parce qu'on kiffe ça et ça nous correspond et notre musique on la joue pour les gens, pour les faire danser, c'est une musique qui se partage quoi.

Rémi : Et c'est donnant donnant : plus les gens ont l'air d'apprécier, plus toi t'es content.

Julian : C'est du transfert d'énergie.

Est-ce que vous aimez le film Le Prestige de Christopher Nolan, sachant que les hauts de formes y sont particulièrement importants ?

Rémi : Ah oui, j'ai aimé le film, j'ai beaucoup aimé, je l'ai vu il y a pas longtemps en plus. En plus c'est pas loin du personnage de Charlie, une espèce de Dandy excentrique … au début y'a eu une période où on s'est demandé si on allait garder cette idée mais les gens nous ont vite fait comprendre que c'était une bonne idée, qu'il fallait pas toucher au chapeau.

Mettre tout le monde sur le


© Cypress music

même plan au niveau de la promo, à la fois dans la jaquette, le fait que vous étiez tous mis en avant par une photo, une punchline, est-ce que c'est dans cet esprit série ou est-ce que c'est politique ?
Julian : Même si on a le côté Charlie and the Soap Opera où on différencie Rémi – qui est Charlie – et le Soap Opera qui sont des musiciens, on est un groupe, on est une unité donc c'est pour ça qu'on s'est mis en avant, donc c'est peut-être politique. Après Rémi, vu que c'est le personnage le plus excentrique, c'est celui qu'on va mettre le plus en avant, avec le chapeau mais c'est plus esthétique qu'autre chose.
Rémi : Mais la liaison avec les séries sur le développement des portraits est pas un truc auquel on a pensé. Tant mieux si les gens ont pu penser ça en revanche !

Du coup dans cet esprit de bande de potes, est-ce que vous pensez votre musique en laissant la place absolument à tous les instruments dans une sorte d'équité ?
Rémi : Non, c'est plus dictatorial en réalité. Déjà on répète sans les cuivres, et… on va pas dire on va mettre de la guitare là parce que tu joues pas dans ce morceau ; si il y en a pas besoin, tu joues pas dans ce morceau. Mais personne ne serait vexé dans l'équipe je pense. Il y a jamais eu de grosses disputes parce qu'un morceau c'est un morceau.
Julian : on est beaucoup au service de la musique. Ce qu'il faut se dire, c'est qu'on est sept donc il y en a toujours un qui est pas d'accord mais c'est le phénomène de jouer en groupe.
Rémi : Si quelque chose est de trop… C'est ce qui est vrai qui va gagner : si on voit bien que c'est de trop, bah on l'enlève.

Et vous vous concertez tout le temps ou est-ce que quelqu'un a le dernier mot ?
Julian : On essaye de se concerter tout le temps. On part vraiment du principe que si quelqu'un a une idée on l'essaye : en général c'est à la majorité que ça se décide – même si tu essayes de te battre pour ton idée et si après tout le monde est d'accord on fait telle chose ou telle chose. Bon après c'est les morceaux de Rémi donc si vraiment il y a une parité, en général c'est lui qui a le dernier mot, si lui pense que c'est bien.
Rémi : si il y en a un qui décide à la fin, ça peut être moi par moment mais en général toutes les périodes d'arrangements c'est parfois pas de très bons moments. Si moi j'ai beaucoup le piano voix, le squelette du morceau, je vais jamais imposer une ligne à personne ; c'est justement l'atout du groupe. Après quand il y a des trucs que j'aime pas je les dis, et parfois je n'ai rien pu y faire … (Rires)

Merci à Cassandre Tarvic, Adam Garner et Emma Pellegrino pour leur aide.

Propos recueillis par Benoît Michaëly

Pour ou contre la suite d'Harry Potter au théâtre ?


© Reuters

Voici le débat qui a agité la rédaction ces dernières semaines : la suite de Harry Potter au théâtre annoncée par JKR est-elle une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

J'ai mis mon gilet pare-balles et je livre mon avis : de prime abord je suis pour. Ayant grandi avec la saga de Rowling, suivre la maturation de son/ses personnages principaux me semble intéressant car cela permet d'ouvrir l'horizon de la fiction, ne restreignant plus cet univers à l'adolescence. Là ou le bât blesse à mon sens, c'est le changement de genre qui du roman – véritable construction stylistique- passe au théâtre, amputant une part du sel de la narration qui était si agréable dans les tomes romanesques. Sacrifier des détails, des descriptions, des impressions, somme toute, une part de la profondeur de cet univers, me paraît dommageable. C'est ici la disparition du pouvoir imaginatif du lecteur que je déplore, puisqu'au théâtre tout est donné, restreignant souvent le spectateur à un rôle passif. En sus de l'évolution des personnages, j'aurais de même souhaité observer la transformation de la plume de Rowling, devant logiquement s'adapter à l'âge de ses héros. Le genre théâtral (hormis les monologues), hélas, ne permettra pas de rendre ceci très sensible.

Pour nuancer ce propos, je suis tout de même favorable à cette idée, car elle permettra à ceux qui pourront assister aux représentations (ici des questions de prix, de lieux et de langues auraient sans doute leur place mais nous ne disposons pas encore de toutes les informations nécessaires pour en débattre), de découvrir, peut-être, une autre manière de conter une histoire.

Marine Roux

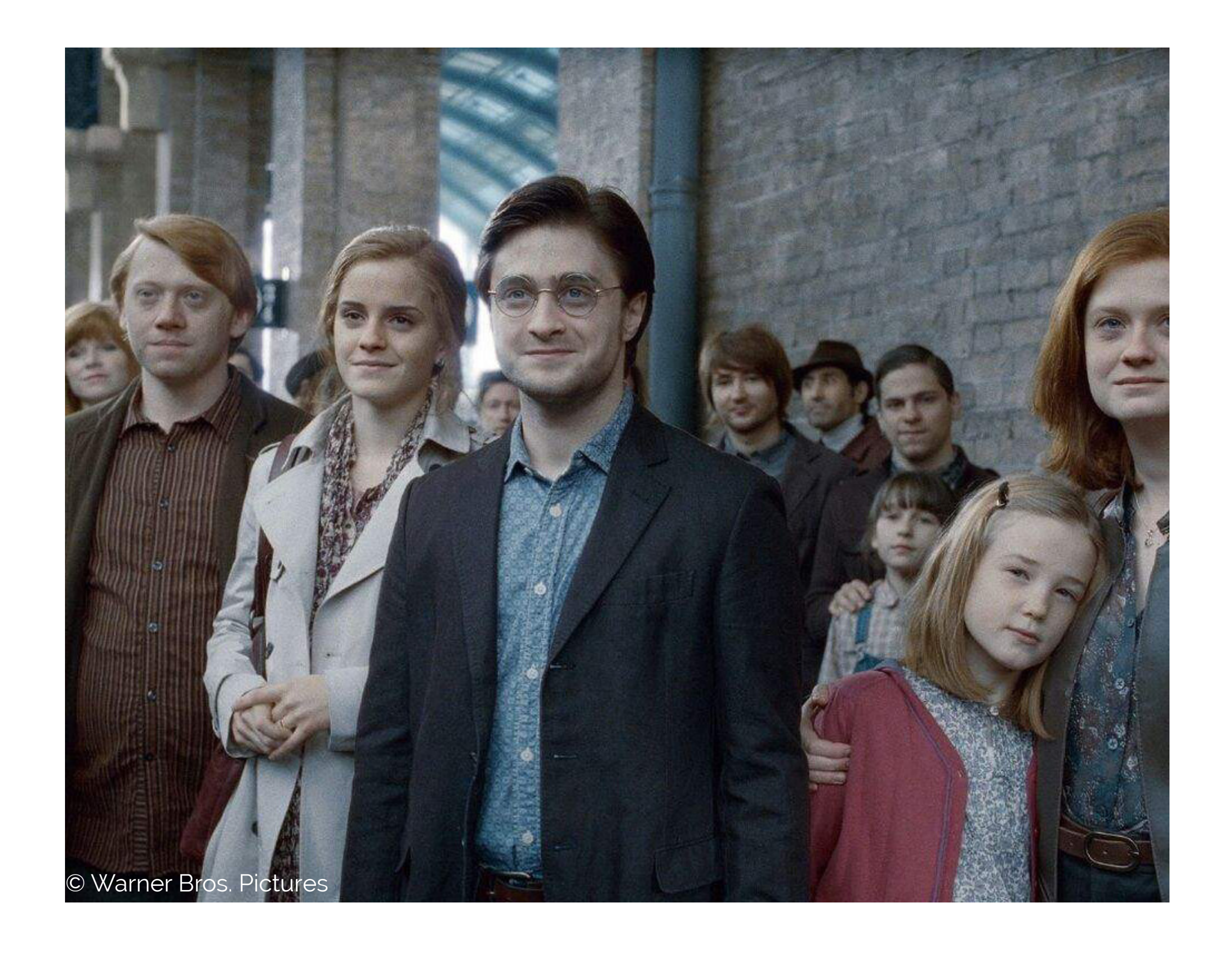


Le vrai théâtre, le grand théâtre, est tout autant capable de livrer de la profondeur, de l'émotion et de la complexité. »

C'est pour moi aussi définitivement une bonne nouvelle ! Je suis toujours impressionné, après chaque relecture de n'importe quel tome des sept qui composent la saga, de la beauté complexe et de la richesse qui se dégage des aventures de Harry Potter, qui nous ont fait rire, peur et réfléchir autant que ce qu'elles nous ont émus. Comme il a été précédemment évoqué dans ce débat, l'idée de se concentrer sur la vie d'adulte du héros plutôt que sur un préquel me semble intéressante : c'est en effet toujours sympa de voir ce que les personnages que l'on a pu aimer ou détester sont devenus. Ce n'est pas pour autant que je dirais non à ce que JKR se replonge dans le passé de certaines figures de la saga : il y a de quoi faire tant ; les personnages ne manquent pas ! Le choix de continuer Harry Potter au théâtre plutôt qu'au fil des lignes d'un roman semble respecter le vœu de JKR d'avoir définitivement clôt sa saga après sept tomes – chiffre aux propriétés magiques, rappelons le. Je suis très curieux et très enthousiaste quant à cette pièce, qui je l'espère sera accessible au plus grand nombre !

En somme, la rédaction s'accorde sur le fait que ce soit une bonne nouvelle et trépigne de pouvoir bientôt suivre les aventures de nos sorciers préférés. Nul doute que nous reviendrons sur la question une fois la pièce parue, alors restez à l'affût !

Basile Imbert


© Warner Bros. Pictures

La suite des aventures d'Harry Potter au théâtre est une très bonne nouvelle, et ce à différents niveaux : d'une part le fait que ce bonus tant attendu soit une suite, et non le préquel précédemment évoqué. Evidement, si ça avait été un préquel, nous n'aurions pas été assez crasse pour cracher dans la soupe, cependant, en écrivant sa saga, JKR nous a donné suffisamment d'informations sur le passé pour qu'une histoire concentrée dessus (certes appréciable) ne soit rien de plus que connecter les points et ajouter quelques anecdotes. En revanche, se concentrer sur l'avenir est une bonne nouvelle pour plusieurs raisons : Avoir la «version officielle» de L'Après est clairement quelque chose qui intéresse les fans qui -faut-il le rappeler ?- sont l'une des plus actives fanbases de la planète. Le nombre de fanfictions centrées sur le personnage d'Albus Severus Potter est inversement proportionnel aux nombres de lignes dans lesquelles il est mentionné. Cette suite permet de transformer un épilogue abrupt, au sujet duquel les réactions à chaud avaient été assez sévères, en une ouverture, une promesse de futur. Et, l'internet est assez formel : après avoir vécu dix ans dans un placard et passé sept années poursuivi par un furieux sociopathe, nous voulons savoir qui est Harry Potter. Quel genre d'adulte il est devenu, quelles sont ses relations avec Ron et Hermione, comment sont ses enfants...

Une autre raison pour laquelle cette annonce est une très bonne nouvelle, est le changement de genre. Harry Potter a permis à des milliers d'enfants de prendre goût à la lecture dès leur plus jeune âge, parfois malgré de mauvaises expériences ou un manque d'intérêt préalable pour l'activité. Rowling a ouvert une porte au genre romanesque qui était à la fois accessible et fascinante, laissant à la fin de la saga (ou même entre chaque tome pour les enfants des 90's) non pas une fin, mais une ouverture vers tout un tas d'autres livres et tout un tas d'autres histoires. (Les plus Luna Lovegood d'entre nous titreraient : JKR Crée Sa Propre Armée d'Hermione Granger). Et, de la même façon qu'avec le roman, elle va offrir aux plus jeunes et aux moins susceptibles du genre une autre façon de le découvrir ou de de le considérer. Car si le théâtre est avant tout une scène et des comédiens, c'est aussi un texte qui sera lu et relu, et qui sera sans doute joué et rejoué, et c'est aussi ça le cadeau que fait Rowling avec l'utilisation du théâtre : la possibilité pour de futurs enfants, adolescents, étudiants et adultes de partager leur lecture et d'être leurs personnages. Tout comme avec Pottermore, elle fait de Harry Potter une expérience communautaire, un lien entre les gens, un véritable partage.

June De Witt

Je suis tout à fait d'accord avec le précédent paragraphe. Je voudrais également ajouter qu'à mes yeux, le vrai théâtre, le grand théâtre, est tout autant capable de livrer de la profondeur, de l'émotion et de la complexité. Cela ne se fait pas forcément par le biais de la description,mais l'émotion passe par le jeu des acteurs, par le décor, les costumes et surtout par «l'atmosphère théâtrale». Tout cela offre une dimension vivante et évolutive, moins présente dans le roman. Cette dimension est présente lorsqu'un acteur joue le texte, évidemment. Mais je pense qu'elle existe également pour le spectateur, qui, sans être sur scène, assiste à l'action «pour de vrai» et rentre ainsi dans l'univers de Harry Potter. Si une telle initiative permet à des jeunes de tomber amoureux du théâtre, comme les livres d'HP nous ont fait révèrer la lecture, alors oui, JK Rowling est bien un génie de la littérature jeunesse.

Mary Laduoad

Je pense honnêtement que ça sera le cas, le théâtre à l'école ça reste un truc assez rébarbatif, déjà parce qu'on y vient uniquement par les classiques, c'est pareil au Royaume-Uni, les difficultés de langue sont déjà une barrière contre le plaisir qu'on peut éprouver au théâtre. C'est très étrange qu'on évoque pas des contemporains avant de parler des classiques, ne serait-ce que parce qu'ils n'ont pas cette barrière (et l'anglais de Shakespeare, c'est une barrière). Après l'effet Harry Potter au niveau de la lecture en générale, je pense que cette ouverture à un théâtre accessible sans difficulté aux plus jeunes et néanmoins fascinant (a priori dans la mesure où on parle de Harry Potter) montre qu'il y a d'autres théâtres.

J'ai toujours aimé le théâtre, dès le début, et pourtant, malgré ça il m'a fallu huit ans de théâtre dans les jambes avant que je ne tombe sur des auteurs contemporains, et je n'y avais jamais pensé avant parce que dans ma tête le théâtre c'était les Classiques. Quelle surprise pour les enfants de découvrir un théâtre qu'ils seront plus d'une poignée à apprécier !

June De Witt

Rock In Loft
dénicheur de talents itinérant

Rock In Loft, c'est un événement musical et intimiste d'un nouveau genre, dédié tout autant aux fans de musique qu'aux professionnels du secteur. Pour la première édition parisienne, Maze était là et vous raconte tout !

Cette année, le MaMa Event n'était pas le seul endroit où dénicher les talents de demain... Si le festival organisé en plein cœur de Paris a réuni en octobre dernier pas loin d'une centaine de lives, un autre événement, plus confidentiel, nous promettait lui aussi de découvrir quelques pépites venues d'ici et d'ailleurs.

En effet, les 15 et 16 octobre se tenait en off du MaMa l'édition parisienne de Rock In Loft. Le concept est signé Le petit chat noir record et 25h43 Productions et propose de découvrir des artistes en session acoustique, non pas sur scène... mais dans un appartement. Ambiance intimiste garantie. Le plus ? L'événement est itinérant et se déplace au gré des gros festivals français, les Francofolies de la Rochelle et le Printemps de Bourges constituant ainsi certaines étapes de ce circuit musical.

Pour profiter de ce nouveau rendez-vous, donc, direction Pigalle dans un immeuble à deux pas du Trianon. Ici, c'est comme à la maison, on boit un verre et on s'installe dans un coin du salon en grignotant chips et bonbons. Si l'atmosphère est décontractée, le silence est de mise alors que les artistes défilent sur la minuscule scène improvisée, guitare acoustique à la main. Côté programmation, une dizaine de groupes, dont le style varie de l'électro rock à la chanson française, est invitée à se produire sur deux journées. Après une première soirée placée sous le signe du rock — avec notamment Agitate Lips, Kursed ou Ok Choral — Maze s'est faufilé parmi les privilégiés présents pour la seconde partie des concerts, repérant pour vous quelques artistes à l'avenir prometteur.

Une soirée aux accents folk

Dans la pénombre d'un salon aux volets clos, nous arrivons juste à temps pour découvrir Imbert Imbert, premier artiste à se présenter lors de cette deuxième soirée. A l'origine du projet se trouve Mathias Imbert, contrebassiste qui, sous son look de rockeur cache des chansons tantôt révoltées, tantôt décalées, qu'il interprète ce soir là aux côté de son acolyte Stephen Harrison, lui aussi à la contrebasse.

A peine le temps de reprendre notre souffle que débute la prestation de Coco Méliès, notre coup de cœur de la soirée. « Débarquant tout droit du Quebec », David Méliès et Francesca Como nous dévoilent leur premier album, Lighthouse, avec une complicité évidente. Leur univers à eux, c'est une pop folk chaleureuse s'accordant parfaitement à l'atmosphère feutrée du lieu. S'il en ressort une certaine sensibilité, le passage des deux québécois a su apporter une véritable énergie, nous captivant du début à la fin.

C'est ensuite au tour d'Olivier Maje de défendre son premier album face au public de Rock In Loft. Intitulé Au Large, ce dernier se compose de morceaux tout en mélancolie et sobriété, à l'instar de la prestation du musicien. Seul sur scène avec sa guitare, il nous livre des textes en français avec simplicité et retenue mais tend parfois à manquer de mordant.

Quelques chansons plus tard, la nuit est tombée sur Paris et les loups sont de sortie avec Heart of Wolves, trio montpellierois de « folk sauvage » dont le passage clôt cette seconde journée. Seule Céline, la chanteuse (et multi-instrumentiste) du groupe, est présente pour l'événement. Mais la jeune femme n'est pas venue les mains vides : accompagnée d'une pédale Loop, sa voix claire et puissante nous transporte dans un univers épuré et teinté de poésie. Entourée de claviers aux échos eighties, elle dessine les contours de morceaux conçus comme des « paysages sonores », dont Driven, extrait du premier album du groupe prévu pour 2016.

La soirée se termine enfin sur une touche glamour avec un show burlesque haut en couleur, et nous nous échappons dans le froid parisien. Rock In Loft c'est déjà la fin, mais pas de panique, si vous aussi vous êtes séduits, l'événement revient bientôt à l'occasion des BIS de Nantes.

Florine Morestin

Art Contemporain



©Aurelle B Sabatier GALERIE BERTRAND GRIMONT

Art Contemporain



Se renouveler pour mieux régner ?

Depuis quelques années, et pour le plus grand bonheur du public, l'art contemporain a cessé d'être cette catégories d'œuvres difformes aux concepts mystérieux que l'on a cantonnés au domaine des spécialistes. Il a su sortir de son carcan pour s'exposer partout et surtout là où on ne l'attend pas.

L'art contemporain ô combien moqué et décrié par tous. Victime de son image élitiste et inaccessible, il est bien souvent méconnu et ignoré. Cependant, grâce à l'excellent travail des artistes, il a su se faire une place. Plus jeune, plus attractif, l'art contemporain et ses représentants d'aujourd'hui ont subi une cure de jouvence couronnée, il faut bien le dire, d'un certain succès.

En France, tout d'abord avec le FIAC, foire majeure de l'art mondial. Depuis son édition 2014, une section complète de cet évènement se tient à la Cité de la mode. Se présentant comme une vitrine de la jeunesse artistique, on y trouve des jeunes artistes de tous bords en quête de la tant espérée reconnaissance artistique. Ce ne sont pas moins de 69 galeries et 17 pays qui ont été représentés sur ce « pavillon » lors de l'édition 2015 du FIAC. Plus jeune, plus dynamique, plus impertinente aussi, l'officielle, bien au contraire d'être une annexe secondaire de la FIAC, se définirait plutôt comme une antichambre de la foire. Les jeunes artistes et galeries y exposent avec enthousiasme tout en espérant cependant se voir ouvrir un jour les portes du Grand Palais, La consécration ultime.

A l'international, ensuite, on retrouve aussi ce changement dans l'art contemporain : plus ludique, plus proche de l'individu, l'art cherche à lui parler, lui raconter une histoire bien plus qu'il y a quelques années. La biennale de Venise, institution séculaire de l'art contemporain se rapproche des spectateurs. Avec son thème « All the World's futures », l'exposition cherche à comprendre ce monde qui :

« expose de profondes divisions et blessures, des inégalités prononcées et des incertitudes quant au futur » (Paolo Barata, président de la Biennale dans sa présentation du projet artistique de l'édition 2015).

Ainsi, pour ses 120 ans, la biennale va une fois de plus explorer la relation entre l'art et le développement de l'homme. Cependant, les organisateurs tiennent à conserver l'aspect unique de cet évènement : son fonctionnement par pavillons. Accusé d'être dépassé, celui-ci résiste tant bien que mal et s'adapte pour aller au-delà de la simple présentation par chacun des pays d'œuvres d'art. Avec l'appui d'un projet artistique, mais aussi d'évènements extérieurs de plus en plus nombreux, l'exposition s'ouvre à un public plus large, suivant l'exemple des autres festivals et foires d'art contemporain. Ce phénomène n'est pas cantonné à Venise, bien au contraire, de Londres à Hong-Kong, en passant par New York, c'est une nouvelle génération, plus jeune, et aussi plus libérée qui tente de se faire une place au soleil.

Plus surprenant, c'est aussi hors des instances traditionnelles que sont foires et musées que l'on retrouve l'art contemporain. Encore plus libéré des carcans de l'art, Jeppe Hein sème un peu partout dans le monde ses œuvres. A l'inverse d'une œuvre de « musée », ses créations sont comme une invitation : sans spectateurs, elles sont incomplètes. Ainsi, de Nantes à New York, il a semé des œuvres où le spectateur va pouvoir marcher, s'asseoir, jouer, expérimenter et surtout dialoguer. Au cœur de son exposition « Please touch the art » (Touchez l'art s'il vous plaît), l'artiste dit avoir cherché à nouer un dialogue. Un dialogue entre les spectateurs mais aussi avec eux-mêmes et leur environnement. Celui-ci est canalisé par un jeu d'eaux, pièce centrale de l'œuvre, mais aussi de nombreux bancs aux formes plus étonnantes les unes que les autres ainsi que d'un labyrinthe de miroirs qui met la perception visuelle à rude épreuve. En exposition jusqu'en avril 2016, elle est financée par le Public Art fund, association New Yorkaise fondée par un ancien adjoint à la culture de la ville. Pour ceux qui souhaite la trouver, elle est située dans le parc du pont de Brooklyn.

Ainsi, ce renouveau, cette évolution de l'art contemporain pourrait être résumé par le thème de l'édition 2016 de l'art Brussels : « From discovery to rediscovery. », de la découverte, découverte d'un nouvel univers artistique, à la redécouverte de celui-ci, malgré les préjugés et autres clichés que l'on en a. Alors cherchez, explorez ! L'art contemporain est bien souvent au cœur de nos paysages sous des formes que l'on n'attend pas. Son regard décalé et différent des choses peut être, de nos jours, une bonne façon de voir non seulement l'art, mais aussi la vie.

Dorian Le Sénéchal



Jeppe Hein, Modified Social Bench NY #16, 2015 - Photo: James Ewing

Climats artificiels :
quand l'art contemporain pense les changements climatiques

Du 30 novembre au 11 décembre, à Paris, c'est la COP21, c'est-à-dire le vingt-et-unième sommet durant lequel les chefs d'États présents sont tenus de prendre d'importantes décisions concernant les problématiques liées aux changements climatiques, comme trouver des solutions pour limiter le réchauffement climatique à moins de 2 degrés celsius notamment. Dans le cadre de ce numéro spécial art contemporain, nous vous emmenons découvrir l'approche des artistes face à cette actualité pressante, à travers les Climats Artificiels, poétique exposition installée au cœur de la Fondation EDF.

Impossible de la rater. Colonne vertébrale de cette exposition, l'installation Cloudscapes, de Tetsuo Kondo nous invite immédiatement à monter l'escalier, enfermés dans une pièce aux parois transparentes, pour vivre une expérience inédite : traverser un nuage, et tenter de le ressentir physiquement, de se rapprocher au plus près d'un phénomène météorologique normalement inaccessible. Ainsi s'initie notre déambulation à travers les propositions d'artistes contemporains (parmi lesquels Yoko Ono ou Hans Haacke) pour explorer les enjeux suscités par les changements climatiques.

L'exposition se divise en trois parties ayant chacune leur problématique propre et une atmosphère particulière.
Les « Catastrophes ordinaires », au sous-sol, se découvrent dans des pièces obscures où l'on entre en traversant d'épais rideaux, prêt à être envoûté par d'inquiétants phénomènes évoquant les issues potentiellement dramatiques de changements climatiques non maîtrisés. De cette manière on peut se confronter à l'installation du collectif Hehe, qui nous montre, presque en temps réel, la qualité de l'air dans le ciel parisien, ou au monde étrange imaginé par Laurent Grasso, où deux soleils éclairent un environnement citadin aux airs post-apocalyptiques.
« États transitoires » au rez-de-chaussée, nous présente des œuvres en mutation, des équilibres instables, comme le cyclone éternel de Charlotte Charbonnel, ou le morceau de glace de Cécile Beau, qui fond goutte à goutte, inexorablement.

Un peu plus loin, les « panoramas » de Julian Charrière questionnent avec humour notre perception et notre rapport à la nature en recréant des sommets enneigés sublimes qui sont en vérité des monts de gravats de chantier, recouverts de farine.

C'est à l'étage que nous découvrons finalement « L'état du ciel », tout en nuages et oxygène. Les Sky TVs de Yoko Ono nous invitent à une contemplation sans fin du ciel qui nous surplombe et nous fascine, et tout autour on peut également admirer les propositions nuageuses de Marina Abramovic ou Alison Moffett. Possible aussi d'apprécier l'exacte couleur du ciel de Coney Island, le 21 novembre 2004 avec les ballons de Spencer Finch, ou de glisser la tête à l'intérieur des

micro-serres du Village Green de Vaugh Bell.

Les spectateurs, de tous âges, ne manquent pas d'être happés par ces microcosmes entre pureté et artificialité, mêlant état naturel et intervention humaine. La diversité des images et des techniques employées à travers l'exposition permet d'emmener notre regard au fil des œuvres dans un enthousiasme sans cesse renouvelé. Certaines œuvres, faites de systèmes scientifiques complexes, nous émerveillent alors même que leur conception nous est obscure : peu importe, puisque l'intention de l'artiste est là, dialoguant avec le ressenti du spectateur. L'emploi de la vidéo au sein des installations (parfois développées avec une technologie de pointe toujours plus impressionnante) nous plonge notamment au plus près du réel, dans une volonté presque documentariste (du moins c'est ce que l'on perçoit, entraîné dans l'univers de l'artiste qui capture les images ou les crée de toutes pièces).

Les artistes nous interpellent quant à notre rapport à notre environnement, à la survie de notre planète. Loin d'un discours alarmiste ou ouvertement didactique, ils nous invitent à ralentir, nous initient à la contemplation et traduisent en émotions les file:///E:/Maze/45/photos/P10106291.jpg données et les chiffres bruts des enjeux climatiques au cœur de la question de notre survie future. C'est une alternative que nous proposent cette vingtaine d'artistes contemporains rassemblés ici autour du climat, une alternative poétique, métaphorique et envoûtante à la réflexion politique et financière qui se trouve au cœur du débat à l'aune de la conférence des parties sur les impacts des changements climatiques.

L'artiste s'inscrit en témoin de notre monde contemporain, et il participe à son histoire à travers le message porté par son œuvre. Reflet des enjeux de notre société moderne, l'art contemporain c'est alors un moyen de réflexion et de sensibilisation à travers l'émotion instantanée qui touche l'individu, qui nous pousse à nous questionner toujours plus, à interroger ces enjeux sous des angles inédits, et sans doute aussi, à réfléchir le monde et ses idéaux d'une manière différente, peut-être plus douce, plus bienveillante ou alors plus urgente, mais dans tous les cas, sans doute plus poétique.

Climats Artificiels,
Fondation EDF,
Du 4 octobre 2015 au 28 février 2016

Eloïse Bouré



The Impossibility of Cloud, Alison Moffett, 2014 - ©Maze



Concrétion, Cécile Beau, 2015- ©Maze

Les nouvelles formes d'art



En 1917, Marcel Duchamp est jury au Salon des artistes indépendants aux États-Unis. Il connaît les conditions de sélection des œuvres qui sont pour le moins claires, aucune œuvre ne peut être refusée. Dans ce contexte institutionnel, il décide de participer au salon sous un pseudonyme et d'exposer un ready-made, The Fountain by R. Mutt, un simple urinoir manufacturé, retourné et signé « R. Mutt », Richard Mutt. De cette façon, il met à l'épreuve l'institution et le monde de l'art. The Fountain est pourtant évincée de la compétition, et Marcel Duchamp démissionne de sa place de jury. Mais Duchamp ne s'arrête pas là. En mai 1917 sort la deuxième et dernière édition d'une revue d'art intitulée Blindman, dont il est le fondateur. Étant conscient du rôle majeur de la communication dans le monde de l'art contemporain, il dédie trois pages au « cas R. Mutt ». Il fait appel au plus influent photographe d'art de l'époque, Alfred Stieglitz, gage de crédibilité supplémentaire, pour prendre The Fountain en photo. Avec cette publication, l'œuvre est largement diffusée et acquiert le statut d'œuvre d'art reconnue institutionnellement.

DR

'*Fountain*' Marcel Duchamp (replica), Scottish National Gallery of Modern Art

Lesende Frau 1773-1776



usqu'au début du XXème siècle, les limites de l'art, reconnues par la majeure partie des institutions et par les historiens de l'art, se restreignent au champ de la peinture, de la sculpture et parfois de la photographie. C'est seulement avec Duchamp et ses ready-mades (objets manufacturés), qui poussent l'art à revoir ses critères de jugement, que l'art élargit son horizon de perception. Le groupe Dada à partir de 1916 décide de fracasser ces limites trop restrictives en déclarant l'art constitutif de la vie et la vie indissociable de l'art. Tout devient possible et envisageable, mais tout n'est pas accepté aussi facilement par la sphère institutionnelle artistique de l'époque.

Le cinéma aussi devra attendre 1932 pour que Rudolf Arnheim asseye le cinéma comme un art, dans un texte simplement titré Le cinéma est un art, où il détermine méthodiquement les caractéristiques qui font du médium cinématographique une forme d'art à part entière. Avant lui bien sûr, de nombreux cinéastes et théoriciens comme Jean Epstein ou Béla Balázs avaient contribué à lui construire une légitimité artistique.
Dans les années 60 apparaît une nouvelle notion qui posera problème aux dogmes constamment réformés de l'histoire de l'art ; celle de la durée. Une œuvre éphémère, qui se produit puis disparaît, et dont les seules traces sont des témoignages, des photographies, des vidéos, cette œuvre est-elle encore une œuvre d'art ?

Beaucoup de peintres américains de l'époque comme Roscko ou Pollock connaissent un grand succès. Un artiste, Allan Kaprow s'inspire de leur pratique de la peinture, de l'action même de peindre pour créer une forme d'art nouvelle, héritée des soirées futuristes des années 1910 et des interventions dadaïstes, il institutionnalise le happening en 1959 avec 18 Happenings in Six Parts. Cet événement marque l'implosion définitive des limites attribuées aux formes d'expression artistiques. Marina Abramovic a beaucoup contribué à démocratiser la pratique artistique de la performance et du happening en effectuant ses actions au sein d'institutions muséales internationales comme le MOMA ou le Guggenheim de New-York.

En 1963, c'est l'art vidéo qui voit le jour avec Nam June Paik. D'abord grâce à une installation de téléviseurs dans la galerie Parnass de Wuppertal où les treize écrans sont perturbés par des aimants posés à côté. Ensuite par une vidéo projetée dans un café de New-York très fréquenté par les artistes, qu'il a réalisé lors du passage du cortège pontifical sur la cinquième avenue, aujourd'hui considérée comme la toute première représentation d'art vidéo. Nam June Paik deviendra rapidement le chef de file dans ce domaine. Bill Viola à sa suite proposera une œuvre d'art vidéo onirique et profonde qui offrira définitivement une place de choix à cette forme d'art sur la scène contemporaine.

Cette transformation des formes d'art a obligé une modification des statuts des œuvres au regard de l'histoire de l'art. L'art décrit par Kant comme des objets destinés à procurer du plaisir esthétique et sans fonction utilitaire devient caduque. Durant tout le XXème, cette définition d'art comme domaine autonome est démontée par des théoriciens et des artistes. Avec Karl Marx, Walter Benjamin ou Meyer Shapiro, l'art devient indissociable de ses contextes historiques. L'artiste et son œuvre sont des acteurs sociaux, nés dans et par certains contextes sociaux, politiques, artistiques ou scientifiques de leur temps.

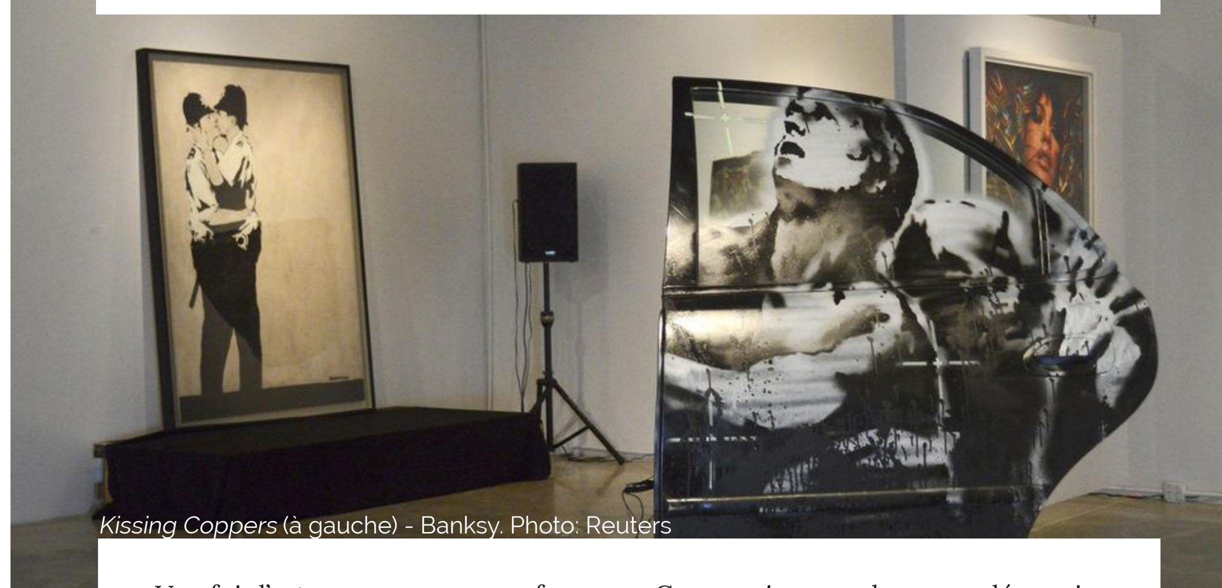
L'art contemporain développe sans cesse de nouvelles formes artistiques. Depuis les années 60, de nombreux médiums venus de tous les univers artistiques, enrichissent les possibilités de création des plasticiens. L'art numérique qui apparaît avec les premiers ordinateurs, ne cesse de gagner du succès ces dernières années avec l'apparition d'innovations technologiques constantes qui ajoutent à la palette des artistes numériques tels que la réalité augmentée ou internet. Mais aussi le land art qui peut être décrit comme une création artistique dans la nature et avec ce qu'elle offre, bien que cette définition soit réductrice. C'est le travail de Richard Long par exemple. Depuis quelques années aussi est née la notion de bio-art, caractérisée par l'utilisation des moyens offerts par les biotechnologies, à savoir toute application scientifique sur un organisme vivant afin d'en transformer la nature. Edouardo Kac a génétiquement transformé le patrimoine génétique de petits rongeurs pour leur donner la protéine fluorescente de certaines méduses. Le résultat sur la lapine Alba fut très médiatisé.

Ce n'est qu'une très courte et sommaire présentation des nouvelles formes d'art apparues depuis le début du XXème siècle. Force est de constater que les cloisons autrefois imperméables de l'art académique des pré-avant-gardes n'existent plus. Les artistes trouvent sans arrêt de nouveaux moyens pour mettre la notion d'art à l'épreuve et aux vues des innovations techniques de notre temps les possibilités ne sont pas prêtes de s'épuiser.

Alexandre Caretti

Art et institutionnalisation, fenêtre du changement

L'art contemporain intègre en son sein une street culture autrefois alternative et rejetée par la masse. Depuis, celle-ci s'est démocratisée avant de perdre de sa spontanéité et de son anti-conformisme. De la vente à ses commanditaires, retour sur un mouvement qui s'institutionnalise.



Kissing Coppers (à gauche) - Banksy. Photo: Reuters

Une fois l'art perçu comme une forme d'expression, comme un métier ou un moyen de communication, est apparue la question de sa monétisation. Les artistes ont d'abord eu besoin d'une rémunération pour exercer leurs prouesses, que ce soient des mécènes ou des commanditaires. Une demande de la part de collectionneurs et une économie portant ses fruits, un marché propre lui a alors été logiquement consacré.

Au cours du XXe siècle les records de vente se sont succédés, et le XXIe siècle entamé, les chiffres n'ont pas cessé d'augmenter. L'année 2014 a été celle d'un record, comptabilisant un chiffre d'affaires vertigineux s'élevant à 15,2 milliards de dollars. Du jamais vu auparavant !

Ce qui, quelques décennies auparavant, était déconsidéré, trop avant-gardiste ou novateur, trouve aujourd'hui de plus en plus d'amateurs. Pour cela les exemples ne manquent pas. De Van Gogh mort dans la méconnaissance et la pauvreté aux désaccords entourant l'art de rue de Keith Haring, nombreux sont les artistes devenus plus fameux encore après leur mort. Effectivement, ce même Haring mais aussi Jean-Michel Basquiat se partagent, quelques décennies après leurs décès, de nombreuses rétrospectives (Basquiat en 2010 et Haring en 2013 à Paris), des habits ainsi que d'autres objets à leurs effigies (telles que les collections uniqlo), mais plus encore : des places conséquentes dans les chiffres de ventes de l'art contemporain. Selon Artprice, Jean-Michel Basquiat reste

en terme de produits de vente le premier artiste contemporain pour la troisième année consécutive, et ce vingt-sept ans après sa disparition. Son Orange Sports Figure s'est d'ailleurs vendu 8,8 millions de dollars le 1er juillet dernier chez Sotheby's alors qu'il avait été acheté 66 000 dollars vingt ans auparavant. Quant à Haring, il n'est pas en reste et se classe à la 9ème place[1].
Pour autant, est-il normal que nous puissions continuer à spéculer sur une œuvre lorsqu'un artiste n'est plus là pour profiter des fruits de son travail ?

Pour ce qui est de l'art urbain, sa volonté première semblait être son accessibilité, sa mise à disposition d'un large public n'ayant pas les moyens de s'offrir une œuvre ou n'étant pas habituée aux musées. S'exposer dans le domaine public, c'est aussi une manière de transmettre un message, une idée et de faire connaître ses talents. Nous n'énumèrerons pas toutes les significations singulières de cet art mais il s'avère qu'un paradoxe existe entre la vente aux enchères et l'essence même de ce mouvement.

Est-il logique qu'un art s'inscrivant dans l'espace public pour se rendre accessible s'enferme et devienne exclusif ? La culture pour tous devrait-elle être individualisée ? Que faire quand cela est réalisé à l'insu de son créateur ? Pensons aux œuvres arrachées à la rue pour atterrir sur le marché de l'art sans accord préalable de leurs auteurs telle la fameuse œuvre Kissing Coppers de Banksy pour ne citer qu'elle.

Depuis quatre ans, Graffitiart publie le guide de l'art contemporain urbain, signe d'un intérêt redoublé à ce qui se produit et se produisait en dehors des carcans de lieux clos et de son institutionnalisation. Si ce phénomène amène à diverses interrogations, le street art comme tout courant connaît une phase d'acceptation et d'intégration. Sans celles-ci, d'autres mouvements ne pourraient éclore et donner une nouvelle impulsion au monde artistique. Après tout, Dada ne rendait pas tout le monde gaga, Picasso avant d'être en haut a connu de nombreux bas. Nous ne pouvons lutter contre ce cycle sempiternel. Tout ce qui est nouveau, novateur et source de débat finit par être intégré et par entrer dans l'Histoire. Comme la destruction est créatrice, un nouvel essor prend suite, tout d'abord rejeté et de nouveau ingéré.

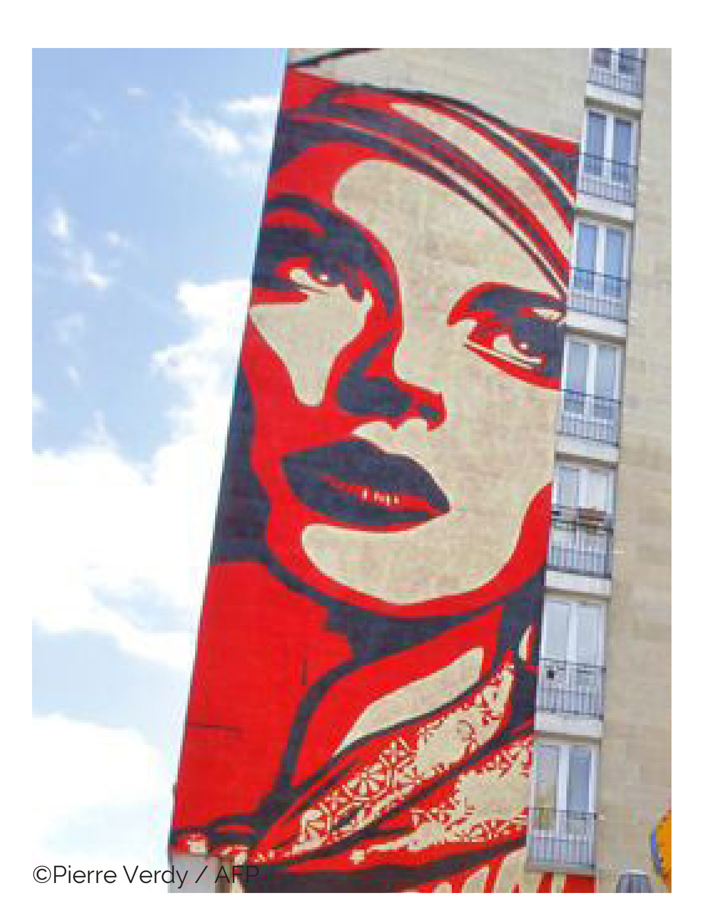
Malgré tout, un équilibre devrait pouvoir résister. Où est le charme de l'art urbain quand celui-ci est entièrement prévu et que des quartiers entiers se dessinent pour lui laisser libre cours ? Cela revient à redonner une feuille blanche aux frontières délimitées à ceux qui auparavant s'escrimaient à dépasser de ces bordures conventionnelles. Où trouve-t-on de réel intérêt quand tout est planifié ? On ne navigue plus à la découverte d'un secret caché face à une chasse au trésor improvisée.

Si les festivals, les commandes municipales et autres initiatives permettent de faire connaître les artistes et leur offrent une certaine visibilité, les street artistes ne doivent pas pour autant délaisser l'art impromptu. Il est ainsi dommage de voir que certains artistes deviennent carriéristes, ou que leur formation tient plus du marketing que de la réelle passion expliquant la vente quasi-systématique de leurs créations à coup de collaborations. Dans une poussée forcenée d'idéalisme, nous pouvons nous demander si le marché opportuniste ne devrait pas être limité dans une démarche d'accessibilité.

La gratuité et la démocratisation de ce type de projets ne doivent pas répondre à une mode, mais à une volonté, celle de laisser les êtres et leurs imaginations s'exprimer !

[1] Chiffres provenant du rapport d'Artprice sur le marché de l'Art contemporain en 2015.

Louison Larbodie


©Pierre Verdy / AFP

Vous avez dit « contemporain » ?

En France, une grande partie de la population a du mal à comprendre l'art contemporain, souvent considéré comme élitiste ou incompréhensible. Le seul mot ''contemporain'' suffit à déconcerter. L'art du passé n'est pas aussi mal considéré. Pourquoi cette mise à l'écart du contemporain, alors qu'il est censé exprimer le temps dans lequel nous vivons ?

« C'est pas de l'art »

«Toute œuvre d'art est l'enfant de son temps », écrit Kandinsky dans l'introduction de Du Spirituel dans l'art (1910). Il explique dans le même livre que l'art contemporain a du mal à être interprété par ses contemporains, qui préfèrent l'art du passé. Par exemple, encore aujourd'hui, beaucoup de personnes diront que la peinture classique est du « vrai art », parce que l'art doit être beau et bien fait. Mais depuis l'impressionnisme, les artistes déconstruisent cette vérité, révoquant l'art académique et se permettant des libertés d'interprétation. Aujourd'hui, nous pensons comprendre l'impressionnisme, le cubisme, l'art abstrait, parce que les yeux de la société se sont habitués à ces formes. Mais les nouvelles formes d'art, que nous appelons par défaut « art contemporain » n'ont pour l'instant pas encore eu le temps d'être appréhendées par un bon nombre de personnes. Beaucoup d'artistes n'éprouvent pas le besoin de représenter le monde sous une forme naturaliste, mais ce n'est pas pour autant qu'ils ne le représentent pas. Le monde est d'ailleurs la matière première de leur pratique, et sa représentation prend des formes très diverses selon les interprétations des artistes. Depuis le début du XXème siècle, et encore plus depuis les années 50, le nombre de moyens d'expression plastique a explosé : les arts plastiques ne se limitent plus à la peinture et à la sculpture, mais comprennent le dessin, la photographie, la vidéo, la performance, l'installation... L'art plastique a su dépasser la définition de Kant : « Œuvre d'art traditionnelle : objet destiné à procurer du plaisir esthétique et sans fonction utilitaire. » (1790).

« Je n'y comprends rien »

Cette définition très restreinte, déjà erronée avant d'être écrite, limiterait l'art à un objet agréable, voire décoratif, qui se doit d'être beau et sans fonction. Pourtant depuis longtemps, toutes les formes d'art en sont très loin, servant des idées ou répondant à des commandes. Mais c'est à partir du XXème siècle que les artistes, aidés et suivis par certains théoriciens de l'art, déconstruiront ces propos, notamment en soulignant l'importance des contextes de production ; historiques, politiques, sociaux et artistiques. À

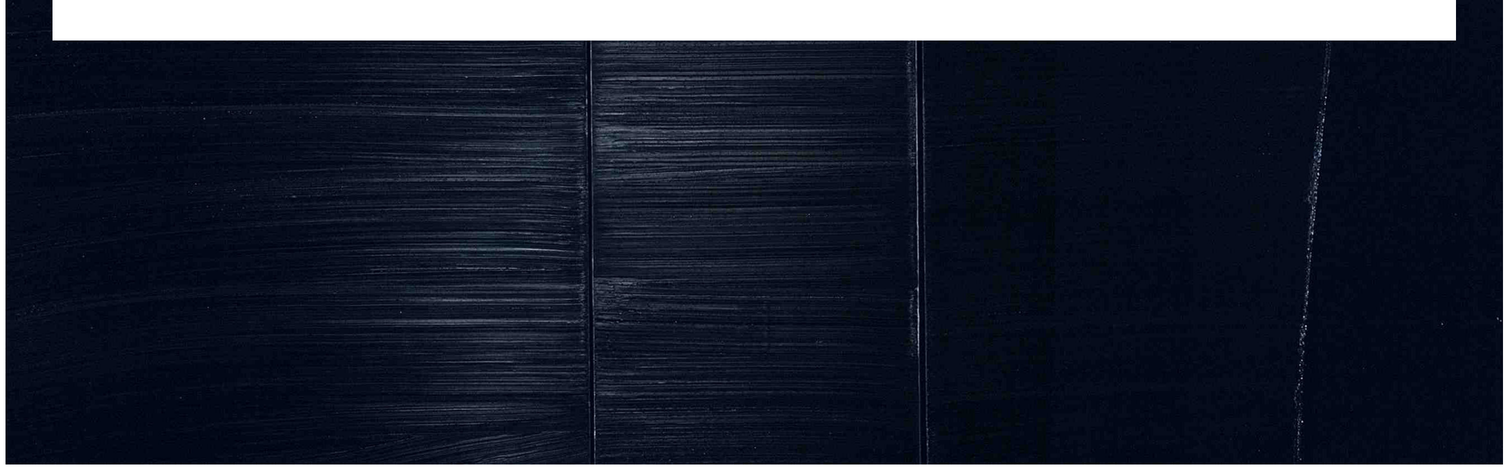
chaque époque, les artistes s'inscrivent dans leur temps pour en donner une image, tout en n'oubliant pas le passé artistique et en y faisant référence. L'artiste et son œuvre sont le fruit de leur époque, et il faut parfois des clefs pour les comprendre, en interrogeant l'Histoire et le présent. C'est encore le cas des artistes contemporains, qui inscrivent leur pratique dans un contexte qui leur est propre, utilisant de nouveaux médiums, comme For the love of God (2007), où Damien Hirst fait appel à la vanité, thème prisé durant la Renaissance, tout en modifiant les codes pour l'inscrire dans une ère contemporaine. L'art contemporain ne peut être complètement apprécié sans certains pré-requis, la compréhension des œuvres n'est pas acquise, et l'expertise dans l'art n'est pas un mythe. Il ne paraît pas approprié de donner son avis sur une opération chirurgicale quand on n'en a aucune connaissance. C'est pour ça que la médiation dans les musées contemporains est importante : elle permet d'accompagner un public qui n'a pas reçu un enseignement spécialisé, afin qu'il ne se sente pas mis à l'écart dans ce monde de l'art contemporain.

« Tout le monde peut faire ça »

Depuis Les Vies de Vasari (1550), l'Histoire de l'art véhicule l'idée que l'art doit représenter les canons de la beauté, et cette pensée est encore très présente dans les esprits d'aujourd'hui. De nombreuses avant-gardes ont pourtant essayé de changer cette idée qui continue d'exister. En sortant des écoles d'art, beaucoup d'artistes savent dessiner, connaissent les règles de la perspective et les proportions du corps. Seulement, les moyens de représentation ont évolué, et il ne semble plus nécessaire de tendre à un naturalisme (ou réalisme) formel et exact. Il arrive souvent d'entendre des plaintes par rapport à la facilité de réalisation, qui fait voir certains artistes comme des gens gagnant leur vie en faisant quelque chose de simple. Chaque œuvre, chaque ligne d'un dessin, chaque objet utilisé est finement pensé, et ne sont pas là par hasard, par flemme ou pour faire simplement beau. Une autre idée reçue est que l'art doit procurer des émotions, telles que la tristesse ou la joie, et que là s'arrête son but. S'il est nécessaire de passer par les émotions pour intéresser le public, un des grands desseins de l'art est de faire réfléchir. Les œuvres ne doivent pas donner des réponses, mais poser les questions et ainsi faire s'interroger ceux qui les regardent, les contemporains et ceux du futur. Le beau et le bien fait ne sont que des apparences, répondant à des codes sociaux qui définissent l'esthétisme, et l'artiste ne doit pas s'attarder sur ces valeurs institutionnelles. Il est important de comprendre que l'art va au-delà d'un bel objet, et qu'il faut se poser des questions en regardant une œuvre.

L'art est victime de nombreux clichés qui peinent à le faire reconnaître par le grand public : l'art doit être beau, bien fait, sophistiqué, émouvant... C'est peut-être une des raisons pour lesquelles une grande partie de la population a du mal à appréhender l'art contemporain : depuis deux siècles, les artistes ont tenté de mettre à mal ces façons de penser l'art. Les artistes contemporains nous parlent de nous, de notre monde, de notre histoire, de notre passé, de notre présent et de nos futurs. Peut-être que les prochaines générations sauront reconnaître l'art d'aujourd'hui, et qu'elles-mêmes auront du mal à apprécier leur art contemporain. Espérons que non...

Ludovic Hadjeras



© *Les Outrenoir(s)* - Pierre Soulages

La douce reproductibilité de «Seul celui qui connait le désir» Ragnar Kjartansson au Palais de Tokyo

L'artiste islandais Ragnar Kjartansson est accueilli pour la première fois en France au Palais de Tokyo pour présenter son exposition « Seul celui qui connaît le désir ». Tout en prenant une distance ironique sur son travail il se met en scène afin de déployer le motif de la répétition qui lui permet de questionner le monde occidental qu'il regarde de sa tour d'ivoire d'artiste islandais. Qu'est ce que l'art contemporain ? Est-ce encore de l'art ? Pratique élitiste créant une fracture socio-culturelle ? Tentons avec le projet de Ragnar Kjartansson de tirer le portrait à l'art contemporain.

Dès 1955 les enjeux de l'art contemporain sont posés par Walter Benjamin qui voit dans L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, l'avènement d'une nouvelle ère d'art manufacturé et reproductible pour la masse, tendu vers la déperdition de l'aura mystique de l'art où le mode de production l'emporte sur le produit. Cette reproductibilité bouleverse le rapport, la relation entre le spectateur et l'artiste. Du spectateur naît une incompréhension car il ne s'est jamais senti aussi proche de l'artiste, donnant ainsi naissance au rire ou au commentaire universel : « Ah ça j'aurais pu le faire ». Aussi, l'influence de l'artiste est décuplée (d'autant plus avec internet) ce qui favorise le développement d'un art socio-politique. Alors où se place Ragnar Kjartansson dans ce monde de l'art contemporain ?

S'il ne travaille pas la reproductibilité de l'art à proprement parler comme le Pop Art, il s'intéresse néanmoins à la répétition qu'il va déployer de diverses façons ; plus que la répétition c'est l'adaptation offrant une infime marge de changement qui l'intéresse. Ce changement que l'on va chercher tout au long de l'exposition. Le titre « Seul celui qui connaît le désir » provient de l'adaptation de Sinatra d'un texte de Goethe sur une musique de Tchaïkovski, dans lequel il inverse le désir et la solitude. Voilà, tout est là. Une infime erreur sur un disque qui tourne indéfiniment. Ce qui, dans un certain cas révèle l'absurdité d'un monde occidental répétitif et universel comme dans Scenes from

western culture où des scènes quotidiennes, sans importance, sont répétées en boucle.

Il en est de même dans dans World Light, une adaptation décalée de l'épopée islandaise évoquant le tragique et romantique parcours d'un poète. Quatre chapitres, quatre tableaux, quatre écrans. Simultanément toute l'histoire nous est narrée et nous nous retrouvons submergés de sons et d'images. Mais là encore nous assistons à une « répétition » du film en devenir, les rires et les interruptions des acteurs et de l'artiste lui-même sont mis en scène dans un décor théâtral et symbolique. Nous assistons à la répétition d'une adaptation. De même dans Me and my mother où, à différentes périodes de sa vie mais à la même place, il se filme avec sa mère qui lui crache, pour de faux, dessus. Un tableau comme celui-là est absurde mais la répétition lui donne une autre valeur de rituel et de tableau de famille. La répétition ancre dans le réel, choque, amuse, mais ancre. C'est le nœud dramatique de l'inaction de la performance Bonjour dans laquelle deux acteurs se croisent dans un décor en se saluant, l'action se répétant indéfiniment. D'aucun dira qu'on peut y voir l'éternel retour nietzschéen.

L'humour tient une place prépondérante dans ce projet, loin du rire gêné de incompréhension, on rit ici de l'absurdité du banal. Il faut noter la complicité de cette exposition, qui prend des formes multiples. Comme on l'a vu il se met en scène lui même, ce qui lui confère une relation de proximité entre lui, ses œuvres et le spectateur qu'il interpelle. Il tient à accompagner toutes ses œuvres, non pas d'une explication, mais d'une anecdote liée à la création, incluant le spectateur à son projet. Il existe aussi une complicité affective entre lui et sa famille. Si cette thématique avait fait l'objet d'une exposition à New York en 2010 Me, my mother, my father and I on y retrouve des traces ici aussi. Cela lui permet de se questionner sur son identité ; qui suis-je en tant qu'Homme, en tant qu'artiste ? Ce qui l'amène à affirmer son identité islandaise.

Partie prenante de cette identité on retrouve une douceur chromatique teintée d'aquarelle bleue grise, des cocons cosys dans lesquels on s'engouffre pour observer ses projections répétées. Mais cette identité s'ancre plus profondément dans ce qu'on pourrait appeler un ontologie islandaise. Comme l'artiste, il est retiré et porte un regard amusé sur le monde qu'il contemple. Il ne dénonce pas mais constate avec amusement un monde occidental absurde, en posant son regard qui s'attarde sur le quotidien en essayant de saisir la répétition du rien, le paroxysme du banal par exemple dans Scenes from western culture. L'ironie lui permet de prendre la distance nécessaire et de donner à son œuvre une légèreté, une harmonie aérée.

Hugo Prevel



Ragnar Kjartansson, Seul Celui qui Connaît le Désir, 2015. Photo: Aurélien Mole

La vie en «Bleu Noir» de Georgio

Après trois EP et deux nettape, Georgio nous a délivré son premier album Bleu Noir sorti le 16 octobre.

Révélé au grand public en lâchant un couplet sur le titre Voyous extrait du premier album de Fauve Vieux Frères, Georgio n'est pas un inconnu pour quiconque suit la scène rap hexagonale. On l'avait quitté en mars 2014 avec Nouveau Souffle. Un projet fruit d'un fonctionnement inédit. Sur son site officiel, Georgio avait durant sept semaines, laissé le choix des productions aux internautes. Résultat une nettape avec pour invités Nekfeu ou encore Vald, qui deviendront plus tard les phénomènes que l'on connaît désormais.

Pour son premier album solo, le rappeur du XVIIIe arrondissement de Paris a de nouveau choisi de faire participer sa fanbase. Non pas en leur demandant encore une fois de choisir les prods mais en finançant le projet via un site de financement participatif. 35 000€ c'était le montant fixé pour « pour faire des morceaux de qualité, bien mixés, des clips sérieux et payer un peu de pub » comme il le disait au moment du lancement de la participation. En 45 jours, le montant visé a totalement été dépassé grâce aux 1 821 participants. Georgio a récolté 52 389€ pour ce projet. Alors, l'investissement en a-t-il valu la peine ?

Après plusieurs écoutes, force est de constater que Georgio continue à grandir musicalement. Les productions sont variées mais toujours guidées par une idée directrice tournée vers un public plus large (Jeudi Gris, Bercé par le vent, Dépression, Héros, Rêveur, Malik, La Celle Saint-Cloud) faisant penser même parfois à du Fauve à l'écoute. Ceci dit, Georgio n'en oublie pas de placer des instrus sur lesquelles le boom bap se fait plus entendre (Les Anges Déchus, Les Gens Déçus ; Bleu Noir ; 6 Avril 1993 ; Belmont Sur Lausanne, Indomptable).

Appel à la révolte avec Iron Sy en featuring fait office d'OVNI dans l'album de par son côté égotrip et surtout par sa production plus électro et plus rythmée que les autres. La voix du rappeur du 93 en invité spécial colle parfaitement à l'ambiance.



« Georgio fait ce qu'il sait faire de mieux : rapper la rue et lui. En effet sur la majorité des tracks qui composent l'album, Georges se livre, se raconte. »

Par rapport à ses précédents projets, Georgio a évolué dans le choix des productions qui jalonnent son album c'est un fait. Concernant les paroles qui viennent se poser délicatement sur chaque morceau, Georgio fait ce qu'il sait faire de mieux : rapper la rue et lui. En effet sur la majorité des tracks qui composent l'album, Georges se livre, se raconte. Il le dit lui même sur Bercé par le vent : « L'album aurait pu s'appeler Je ».

Sur Dépression et sur Faut tenir, Georgio se dépeint comme un solitaire, l'un de ses thèmes récurrents dans ses différents projets :

« La solitude est belle, tel un cheval au galop un soir de pleine lune / Oui, j'en suis accro... un peu comme à la thune ». « Mes potes peuvent pas comprendre à quel point j'aime me retrouver / (Seul...) comme un gosse de troisième qui vient de redoubler ».

Sur Malik, Georgio reprend avec brio la méthode du story-telling qu'il avait déjà utilisée sur A l'abri avec Le Gardien. Sur cette track, le rappeur issu du quartier Marx Dormoy raconte le triste épisode d'un ami qui a fini derrière les barreaux après avoir conduit sans permis.

Sur la dernière track du CD 1 de l'album, Georgio se livre à l'une des « Trois femmes de (sa) vie » comme il le dit dans A l'abri, titre éponyme de l'EP. Salomé est en effet celle à qui s'adresse Des Mots Durs Sur Des Bouts De Papiers. Sur cette piste, Georgio lâche une participation rendue sombre par cette instrumentale mélodieuse et qui finit par devenir oppressante.

Mention spéciale à Rêveur et Héros. Les deux derniers morceaux clippés qui peuvent toucher un public plus large avec leur refrain chanté, n'en déplaisent aux puristes. Dans Rêveur, Georges s'adresse à Anatole, son frère, qu'il pousse à poursuivre ses rêves. Sur le second, on sent un rappeur inquiet de ce succès qu'il obtient.

« Est-ce que j'dois faire le grand pas ? Au risque de m'perdre, de plus aimer ma musique. »

Pour conclure, en réponse à cette phrase issue de Héros « J'suis un bad boy mais j'veux pas affronter l'échec du premier album », sois en sûr Georges, ton album n'est en rien un échec mais une superbe réussite.

Guillaume André



© AFP

des personnalités européennes etc.

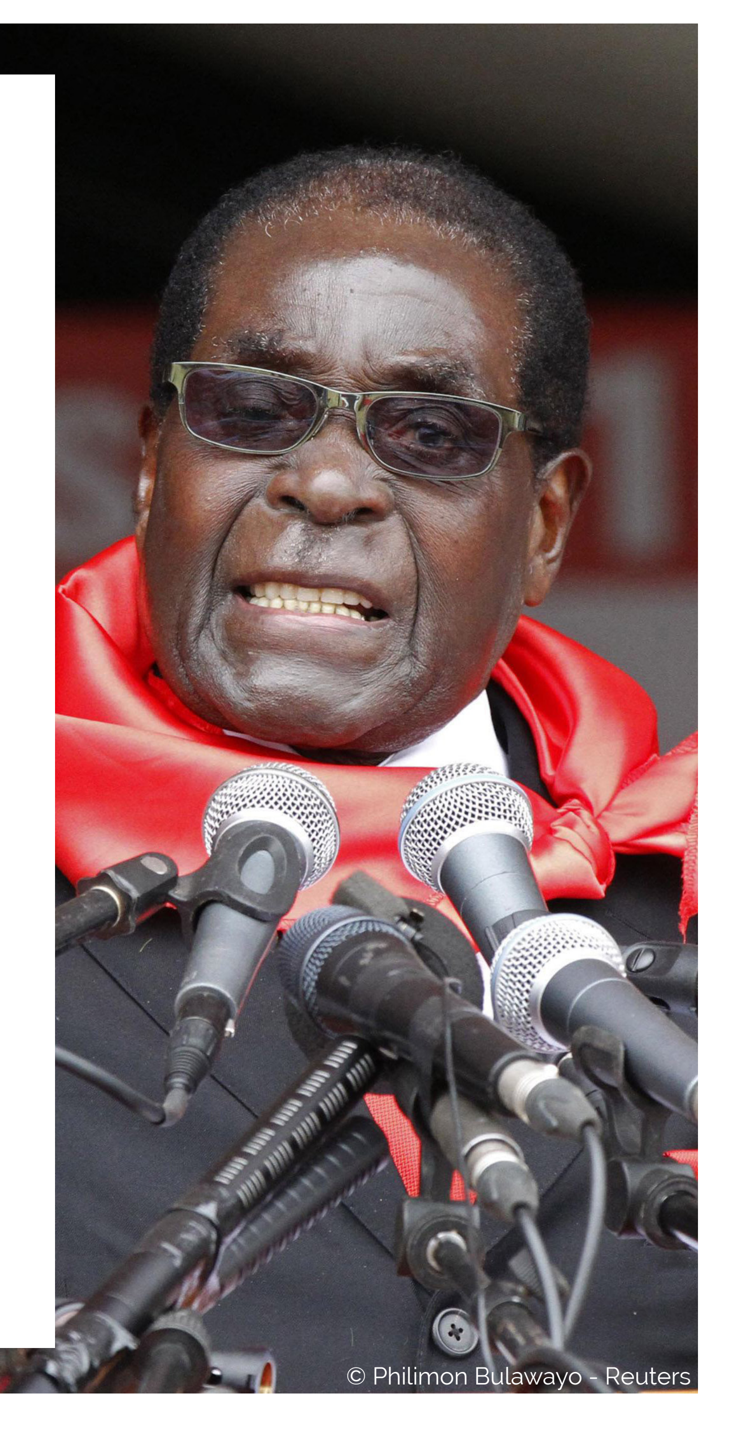
Toutefois, pour répondre à la question du New York Times, il semblerait qu'il y ait une volonté d'éviter l'affrontement. Poutine préconise même à ce titre une « division du travail » pour empêcher une confrontation par inadvertance entre les deux armées : aux États-Unis l'Irak, et à la Russie la Syrie. Cela permettrait même de rentrer dans les règles du droit international, que Washington aurait bafoué selon la Russie, en s'ingérant dans les affaires syriennes sans demande expresse de Damas et sans passer par l'ONU. L'Irak avait en effet exprimé officiellement sa demande d'aide à Barack Obama.

On pourrait dire en toute objectivité que l'avantage stratégique revient à l'axe pro-Assad : la ligne suivie est claire depuis le début. Lorsque les occidentaux oscillent, la Russie et l'Iran interviennent et ont un plan. Ils n'hésitent pas à envoyer des effectifs militaires sur le terrain. Les États-Unis, conscients de leurs enlisements et échecs précédents dans les bourbiers afghans ou irakiens, s'étaient promis de quitter la région et de ne pas déployer de troupes au sol. Clairement, il n'y a pas de volonté politique américaine de s'impliquer davantage. Du côté européen, David Cameron a balayé le vote pour l'intervention en Syrie. La timidité de l'Occident sur la marche à suivre renverse le rapport de force en faveur de la coalition emmenée par Poutine.

En tout cas, la Russie tente aujourd'hui sa chance au Moyen-Orient, et s'insère ainsi dans cette région malmenée par les tergiversations occidentales depuis le siècle dernier. Un nouvel acteur extérieur s'invite dans la résolution d'un conflit proche-oriental et cela ne semble pour l'instant qu'enflammer davantage cette poudrière qu'est devenue la Syrie.

Juliette Krawiec

Le prix Confucius de la paix, prix de dictateur


© Philimon Bulawayo - Reuters

Le prix Confucius de la paix se veut être une alternative chinoise au prix Nobel. Au coeur de nombreuses polémiques, aussi bien en raison des personnalités choisies pour y concourir qu'à cause des personnes consacrées de fait, le prix Confucius a cette année choisi de récompenser le dictateur zimbabwéen Robert Mugabe. Un choix qui ne laisse pas de marbre...

Un prix opaque réservé aux dictateurs ?

Vladimir Poutine en 2011, Fidel Castro en 2014, Robert Mugabe en 2015... Le prix Confucius ne devrait-il pas être renommé en « prix du meilleur dictateur » ? Créé seulement depuis 2010, par le « Centre chinois d'études internationales pour la paix », un organisme non relié au gouvernement de façon officielle, le prix a été déjà vivement critiqué. En effet, le choix des candidats mais surtout des vainqueurs laisse en effet à désirer.

Sa création est en fait une réaction après la remise du prix Nobel de la paix au dissident chinois emprisonné Liu Xiaobo. Une alternative chinoise qui veut, ironiquement, dénoncer un prix Nobel occidental considéré comme trop biaisé. L'association a en effet expliqué que son but est de promouvoir la paix dans le monde à travers une perspective venue d'Orient. Les organisateurs ont même été jusqu'à déclarer que « l'Europe est pleine de petits pays qui se sont combattus pendant des siècles... Nous ne voulons pas voir des gens qui ne comprennent pas la paix nous conduire à la ruine de ce concept ».

Les arguments avancés pour le choix d'un dictateur qui tue ses opposants politiques ? Ses accomplissements dans la « promotion de la paix en Afrique »

Cette année, la récompense est de 500.000 yuans, soit 69.000 euros, une somme avancée par un homme d'affaires dont l'identité reste non divulguée par l'organisation.

ROBERT MUGABE, PROMOTEUR DE PAIX EN AFRIQUE SELON L'ORGANISATION

Robert Mugabe, au pouvoir depuis 1980, a été choisi entre neuf autres finalistes, parmi lesquels notamment le milliardaire Bill Gates, le sécrétaire général des Nations Unies Ban Ki-moon et la présidente sud-coréenne Park Geun-Hye.

Les arguments avancés pour le choix d'un dictateur qui tue ses opposants politiques? Ses accomplissements dans la « promotion de la paix en Afrique » grâce à son poste dans la présidence tournante de l'Union Africaine, la stabilisation de la situation dans son pays, et l'établissement d'un ordre bénéfique à la vie de ses citoyens.

Qiao Damo, fondateur de l'organisme chargé de décerner le prix, s'est même exclamé que si Mugabe n'était pas arrivé au pouvoir en 1980, « quel talent aurait été gâché! » Une justification qui sonne très creux dans nos oreilles... Pourtant celui-ci persévère, déclarant que le « désordre » social au Zimbabwé est « normal ». Il s'explique : « Quand les États-Unis ont été fondés, la situation était très chaotique. Et le Zimbabwe a été fondé il y a trente ans seulement. » Une comparaison atterrante qui suscite la perplexité de beaucoup.

DE VIVES RÉACTIONS

En effet, les organisations de défense des droits de l'homme ont été choqués en apprenant la nouvelle comme on peut s'y attendre. Cependant, au sein même du Zimbabwe, l'opposition ne l'entend pas de cette oreille.

Elle dénonce la récompense de Robert Mugabe en avançant la répression brutale qu'il a mené dans son pays, notamment en faisant tuer ses opposants, et les dégâts économiques qu'il a causé en raison de sa corruption. « Mugabe, tel que nous le connaissons et tel que les Zimbabwéens en ont fait l'expérience, est un va-t-en guerre et un sadique qui se délecte de la misère de son peuple», a déclaré Gorden Moyo, secrétaire général du Parti Démocratique populaire (mouvement d'opposition) sur le site d'informations Bulawayo24.

Manon Vercouter

Rencontre

ODEZENNE

Entre la cyprine et la vodka

Aujourd'hui Alix a « plein de trucs à faire » : la tournée d'Odezenne commence dans moins de deux semaines, leur troisième album Dolziger Str. 2 sort le 13 novembre, et leur deuxième clip sort à peine, celui de Vilaine...

Qui es-tu dans Odezenne ?

Je fais partie du groupe, qui s'est formé il y a ... Je sais plus, mais il y a longtemps ! Avec Mattia qui fait la musique et Jaco qui écrit les textes avec moi. On est prêts à sortir notre troisième album, là.

Ce nouvel album, c'est Dolziger Str. 2 : peux-tu nous expliquer ce titre ?

En fait c'est l'adresse à laquelle on habitait à Berlin. On est partis en octobre 2013 jusqu'en mars-avril – je me souviens plus, pour essayer de voir si on était encore capable d'écrire un disque. Ça faisait 5-6 ans qu'on avait écumé pas mal de concerts, on avait déjà sorti deux disques et on commençait un peu à être épuisé par l'indépendance en fait, parce que finalement tu sais on envoyait nos disques tout seuls, on faisait la promotion, la production de nos tournées, enfin tu vois. Au bout d'un moment ça commence à prendre beaucoup de temps et puis tu réalises que ça fait deux ans que t'as pas écrit un texte. Le quotidien était de plus en plus pesant et donc on a décidé de partir à Berlin tous les trois sans rien d'autre que nos instruments, pour voir ce qu'il restait, quoi. Voir si Odezenne avait encore des choses à dire ou si c'était fini.

Et au final, vous aviez des choses à dire ?

Au final ouais, on n'y croyait pas trop pourtant. Moi quand je suis arrivé là-bas, au bout de 15 jours, je me souviens, je suis allé voir Jaco et Mattia dans le salon et je leur ai dit « Ouais, je vais rentrer en France une semaine. Ça le fait pas. Je pense que le groupe, c'est mort. ». Enfin vraiment je n'y croyais pas, c'était compliqué. Et en fait je suis revenu au bout d'une semaine, et on a passé pas mal de moment un peu chacun de notre côté, à traîner un peu dans la ville, à prendre le temps, en fait, à s'ennuyer, à sortir un peu. Et en fait c'est revenu assez naturellement, on a composé super rapidement entre janvier et fin février tous les morceaux.

Et pour faire languir le public, le clip sorti en septembre : *Bouche à lèvres*. Pourquoi le choix de l'animation, du psychédélique à la Pink Floyd comme vous l'aviez fait aussi pour *Dedans* ?



Effectivement, c'est le même réalisateur que *Dedans* : Vladimir, de son nom de famille. C'est devenu un ami depuis qu'on a travaillé ensemble en 2012 sur le clip de *Dedans*. Il est venu nous voir à Berlin en janvier, on lui a fait écouter les débuts de morceaux qu'on avait. Il a flashé sur *Bouche à lèvres*, il est resté trois semaines avec nous, il est venu deux fois d'ailleurs. Et du coup voilà, on a passé quelques nuits blanches à discuter, à refaire le monde, à parler du morceau, à essayer de voir comment on pouvait bosser ensemble sur ce projet-là. Après quelques jours, on a pondu un début de scénario, quelques idées, et puis il est rentré à Paris, il a motivé l'équipe et ils sont mis sur ce projet. Ça a duré 8 mois. On a de la chance de pouvoir attirer et inspirer des petits réalisateurs talentueux comme ça. C'est exceptionnel.

Les clips ont des ambiances très particulières, on constate que vous jouez beaucoup sur le côté cinématographique ; vous avez prévu des jeux de scènes pour recréer ces atmosphères en live ?

On n'a pas tellement l'intention de le faire en fait. Pour moi, chaque truc est à traiter avec ses spécificités. Je trouve qu'un clip aujourd'hui, si ce n'est qu'un soutien promotionnel, avec une pauvre caméra sur pied devant laquelle tu chantes ton truc, avec des plans au ralenti, en noir et blanc, en stop motion, … Tu vois ces trucs à la mode ça me fait chier et ça j'ai pas envie de le faire. Donc j'aime bien qu'on se prenne la tête avec des réalisateurs pour proposer quelque chose d'assez cool. En l'occurrence, niveau concert, on est plutôt partisans des trucs bruts : pas de décor, pas de costumes, pas de VJing (ndlr : performance visuelle projetée pendant le concert). Nous c'est plutôt tu montes sur scène avec tes instruments, tu crées la lumière pour donner des ambiances en fonction des morceaux, une bouteille de whisky, deux bières par personne, et c'est parti !

Vous semblez très attachés à Bordeaux étant donné que vous en êtes, du moins en partie, originaires, mais vous parlez aussi sur votre page Facebook des villes plus ou moins bonnes ou mauvaises élèves : y a-t-il des salles que vous appréhendez ou affectionnez plus que d'autres ?

(Rires) Ouais, disons que pour les dates les villes dans lesquelles on a jamais joué, par exemple, là, Orléans, Rennes et Rouen, on appréhende un peu parce que c'est jamais pareil quand t'arrives dans une ville où tu sais pas si t'as un public. Alors qu'effectivement il y a des villes comme Lyon, Nantes ou Toulouse dans lesquelles on a joué plusieurs fois et a priori il y a quelque chose déjà à la base. Donc ouais, il y a une appréhension quand tu regardes ta tournée. La date à Paris par exemple, c'est la première de la tournée : c'est une journée avant la sortie de l'album, on va quand même faire tout l'album, la place de concert je la trouve un peu chère (bon après c'est pas moi qui fait le prix). Donc voilà, ça fait un peu flipper, tout ça. Mais ça fait partie du jeu.

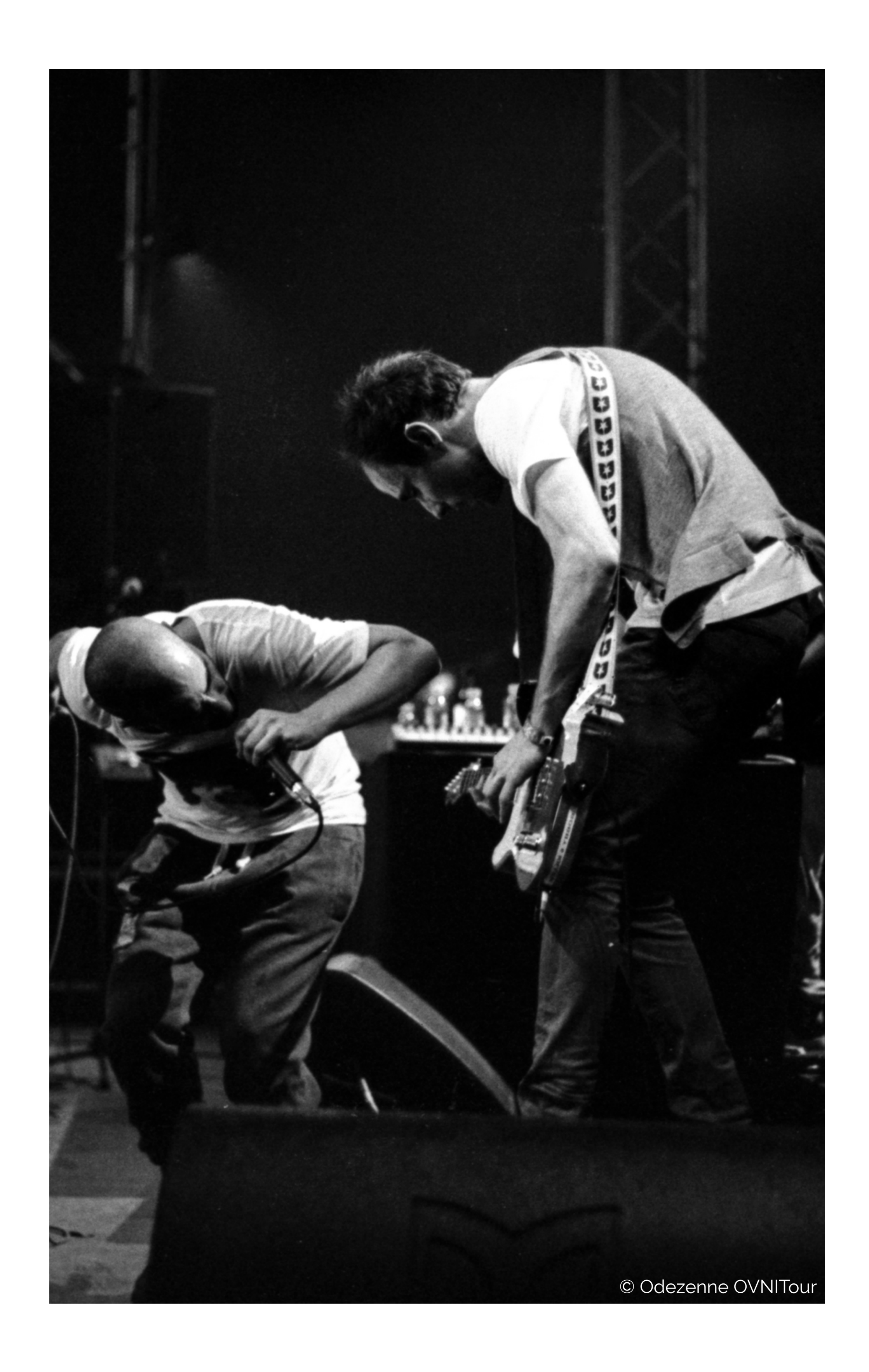
Se renouveler, ça a l'air d'être important pour vous : en soi, qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans cet album, Dolziger Str. 2 ?

Ce qu'on a réussi à faire un peu plus que d'habitude, c'est d'écrire à deux, avec Jaco. Et ça c'est une nouvelle évolution pour nous parce qu'avant, chacun écrivait un peu de son côté et si ça matchait bien c'était cool, et sinon tant pis. Alors que là je pense à un morceau comme Vodka ; c'est un morceau qu'on a écrit à deux et pourtant on a choisi qu'il n'y ait que Jaco qui l'interprète parce que sa voix collait mieux aux propos que moi. On s'est plus mélangés. On a plus écouté la musique aussi, on a écrit à chaque fois sur la musique et jamais sans. Donc je pense que ça se ressent dans la manière dont on a écrit finalement, les rythmiques qu'on a utilisé, et dans la manière dont on a composé les chansons. Donc c'est un peu ça, c'est un disque qui nous ressemble un peu plus en fait.

On a sorti une édition spéciale de cet album, une édition physique dans laquelle on a vraiment poussé à l'extrême le concept du disque. En fait, le cover de l'album c'est un losange et dans le langage des voleurs, un losange ça veut dire « maison inoccupée ». Et donc en fait, Dolziger c'était l'adresse où on habitait, et ça appelle les gens pour qu'ils viennent cambrioler notre disque, habiller leurs souvenirs avec. Sur l'édition limitée on a cassé la porte du studio et on en a filé un bout à chacun. Il y a un drapeau à l'intérieur, un journal avec toutes les paroles, enfin c'est vraiment un objet assez fou, on s'est vraiment fait chier à le faire, et voilà, j'espère que les gens vont kiffer parce qu'on a mis du cœur à l'ouvrage !

Il semble que cet album aborde des thèmes plus profonds, plus cyniques, plus noirs ou simplement plus poétiques que précédemment (être parent, les addictions, la mort). Est-ce volontaire ou est-ce simplement venu comme ça ?

Je suis assez d'accord avec ces adjectifs, sauf avec


© Odezenne OVNITour

le cynisme. Je pense qu'on n'est jamais cyniques. Le cynisme, ça m'est complètement étranger. En fait, on regarde les choses froidement, on les nomme telles qu'elles sont ou telles qu'on les voit, mais on porte pas de jugement dessus.

Par contre c'est vrai que ce genre d'adjectifs colle bien à notre disque, mais je pense pas que ce soit nouveau. C'est surtout que sur cet album il n'y a pas de morceau récréatif. Il y a pas *Je veux te baiser*, il y a pas *Tu pu du cu*, il y a pas *Le plus beau cul du monde*. Et du coup, peut être que le reste éclate un peu plus en lumière qu'avant. Mais ces morceaux là, ils ont toujours existé chez nous ; prends *Novembre*, *Chimpanzé*, *Dieu t'es grand*, ou *Rien*, *dès le début*. Donc probablement qu'auparavant on a eu des morceaux plus récréatifs qui ont vachement marché et qui ont un peu porté une ombre sur les autres, mais c'est pas nouveau, cette part-là chez nous.

Qu'est-ce qui représente le plus ce que vous êtes : les morceaux que tu dis « récréatifs » ou ceux qui sont plus bruts, plus sérieux ?

Les deux nous représentent, c'est juste une question d'envie. En l'occurrence l'année dernière on a écrit un morceau un peu du genre, c'était *Bûche* qu'on a sorti pour Noël. C'est ce morceau là qui nous a permis de débrider un peu les choses, comme je te disais, lorsqu'on avait du mal à faire cet album et qu'on était un peu chacun de notre côté. On s'est retrouvés autour de cette récréation là, et c'est devenu un point de départ d'écriture. Mais du coup, des morceaux récréatifs on en refera d'autres plus tard.

Ce n'est donc pas une direction que vous vous donnez de ne plus faire de morceaux récréatifs ?

Non, mais de toute façon on ne se donne jamais de direction. (rires).

Souvent en interview, vous vous êtes targués de n'être pas rappeurs, de n'être pas catégorisables. Ce nouvel album, peut-être plus poétique, et où la musicalité est plus travaillée (avec des morceaux comme Vilaine où l'instru met mal à l'aise, ou du chant comme dans Corps à prendre, ou encore comme Ciao Ciao qui ne comporte aucune parole), vient-il renforcer votre particularisme ?

En fait, on trouve que ce n'est pas bien de catégoriser n'importe quel groupe. On va reprocher la manie de mettre des étiquettes. On ne se sent pas non plus à part des autres.

Après c'est clair qu'il y a un côté plus musical. Mattia a pris toute la place dans la formation, et forcément la musique s'est invitée un peu plus à tel point qu'il y a un morceau sans parole, *Ciao Ciao*, que j'adore et que j'ai l'impression d'avoir écrit autant que Vilaine ou les autres. Et nous depuis le début on sait que de toute façon on dira tout le temps des choses plus ou moins différentes de nous au fur et à mesure des albums, et c'est seulement à notre dernier album qu'on pourra concevoir toute notre discographie, tu vois ; elle est mouvante, elle est changeante, moi même je sais pas trop où elle va ni à quoi elle ressemble, mais bon, voilà. De plus en plus, ça devient des indices de plus pour nous comprendre. Moi j'aime autant *Sans Chantilly* que O.V.N.I. que Rien que cet album. Enfin celui là je l'aime un peu plus parce qu'il est nouveau, mais j'accepte tout ce qu'on a sorti.

La provoc' : pourquoi ? et pourquoi ça fonctionne ?

C'est surement un trait de caractère qu'on partage tous les trois, de ne pas être totalement lisse, de faire chier un peu. C'est quelque chose qui démange, en fait. C'est aussi une manière de ne pas se prendre au sérieux, de désacraliser.

La sexualité est présente dans beaucoup de vos chansons, mais au delà du côté provoc', est-ce que c'est implicitement une critique de la « sexualisation » si je puis dire de nos sociétés, de notre quotidien ?

Je pense que ça fait partie des choses qui nous inspirent, et je pense que pour nous c'est pas rien, c'est pas anodin. C'est pas de la consommation justement, c'est pour ça que ça permet de s'en nourrir pour en sortir des chansons, ou des allusions, tu vois ce que je veux dire. C'est juste un thème qui a de l'importance dans une vie : bouffer, baiser, dormir. C'est tout con.

Est-ce que tu veux me baiser ?

(Rires) T'as une jolie voix.

Propos recueillis par Cassandre Tarvic



SYRIE

Bons baisers de Russie

Moscou, le Kremlin, 20/10/2015

Fin septembre, les premières frappes russes ont fendu le ciel syrien, trois jours après l'annonce officielle des premiers raids aériens français. Le nombre de pays militairement impliqués dans le conflit s'élève désormais à 13 et le nombre de pays politiquement impliqués s'élève à bien plus encore. Ces chiffres confèrent au dossier syrien une dimension de plus en plus mondiale. Mais, loin de faire front commun, l'ensemble des forces en action sur le territoire se divise et, deux coalitions aux frontières de plus en plus nettes, s'esquissent : une coalition internationale, sous l'égide de Washington, qui a fait de la lutte contre l'État islamique son objectif principal, et une coalition pro-Assad emmenée par Vladimir Poutine. Qu'est-ce qui pousse Moscou, pour la première fois depuis la fin de la guerre froide, à intervenir militairement hors de la sphère ex-soviétique, et quel rapport de force se dessine en Syrie ?



Poutine souhaite empêcher une confrontation entre les deux armées : aux États-Unis l'Irak, et à la Russie la Syrie. »

Les buts de guerre du Kremlin

Officiellement, Moscou s'est lancé dans une opération de « lutte contre le terrorisme international », comme l'a indiqué Vladimir Poutine dans un discours à la tribune des Nations Unies.

Mais à regarder les cartes de frappes réalisées par l'Institute for the study of war américain, il apparaît depuis peu que ce sont des provinces où les forces gouvernementales combattent les rebelles et opposants modérés au régime qui sont davantage frappées par les touches russes, ce qui n'a pas manqué de déclencher l'ire de la coalition occidentale.

Pourtant, à première vue la lutte contre Daesh affichée par Poutine est crédible : le Président russe cherche réellement à éviter le retour sur son sol de djihadistes tchétchènes partis combattre dans les rangs de l'EI. Mais fait-il fait de ce point une priorité, là est la question.

En effet, les cartes parlent d'elles-même : Vladimir Poutine aide Bachar El-Assad plus qu'il ne combat l'État islamique. Et ce n'est pas surprenant. La ligne défendue par Moscou a le mérite d'être claire depuis le début de la crise syrienne en 2011 : les nombreux vétos apposés au Conseil de sécurité de l'ONU ont traduit une volonté farouche de protéger l'allié syrien contre les tentatives d'actions occidentales. Effectivement, les relations commerciales vont bon train entre les deux pays : un accord d'armement a même été signé en 2012, concernant des livraisons d'armes et notamment d'avions au régime syrien. Et lorsque l'on sait que 10% des exports de défense russe s'acheminent vers la Syrie, on comprend aisément que la Russie ne pourrait se permettre de perdre un tel client alors que la récession perdure à l'intérieur de ses frontières. Enfin, Bachar el-Assad représente, depuis les révolutions du printemps arabe qui ont fait tomber Hosni Moubarak et Kadhafi, le dernier allié russe dans un Proche-Orient largement sous influence américaine.

Poutine n'est également pas insensible à la question de l'accès à la méditerranée, préoccupation séculaire de l'Empire russe puis de l'URSS. L'installation navale de Tartous, seul point de ravitaillement de la marine russe en méditerranée lui est indispensable pour préserver la présence de la Russie dans ce carrefour maritime stratégique.

Finalement, ce que cherche Vladimir Poutine en Syrie est assez simple : défendre son client, protéger ses installations et asseoir sa place dans la région pour souligner le statut de grande puissance de la Russie. Une realpolitik simple et efficace, qui entre parfois en conflit avec la deuxième force en présence sur le terrain.

Des tensions Est/Ouest qui se cristallisent

Du côté de la coalition internationale, il y a une double ambition d'instaurer une transition démocratique en Syrie, qui passerait inévitablement par la défection de Bachar el-Assad, et d'empêcher l'expansion de l'État islamique pour l'annihiler ensuite. Le seul point incompatible avec les visées moscovites, c'est bien évidemment la désertion de Bachar el-Assad. Son sort divise et le manque de convergence face à la crise syrienne vient s'ajouter à une longue liste de désaccords russo-occidentaux.

Le territoire syrien, depuis l'entrée en scène de la Russie, est devenu le théâtre de la situation de « paix froide » qui caractérise les relations russo-occidentales aujourd'hui. Le New York Times va même jusqu'à se demander si la situation épineuse en Syrie ne s'achemine pas vers une guerre par procuration entre États-Unis (et Europe de surcroît) et Russie. Effectivement, depuis la crise ukrainienne et l'annexion illégale de la Crimée, des tensions sont palpables : sanctions économiques prises contre Moscou, embargo russe sur les produits alimentaires européens (qui est d'ailleurs toujours en vigueur et a même été réitéré), l'histoire de la fameuse liste noire de Poutine qui refuse l'entrée sur le territoire russe à

Chantier des Francos

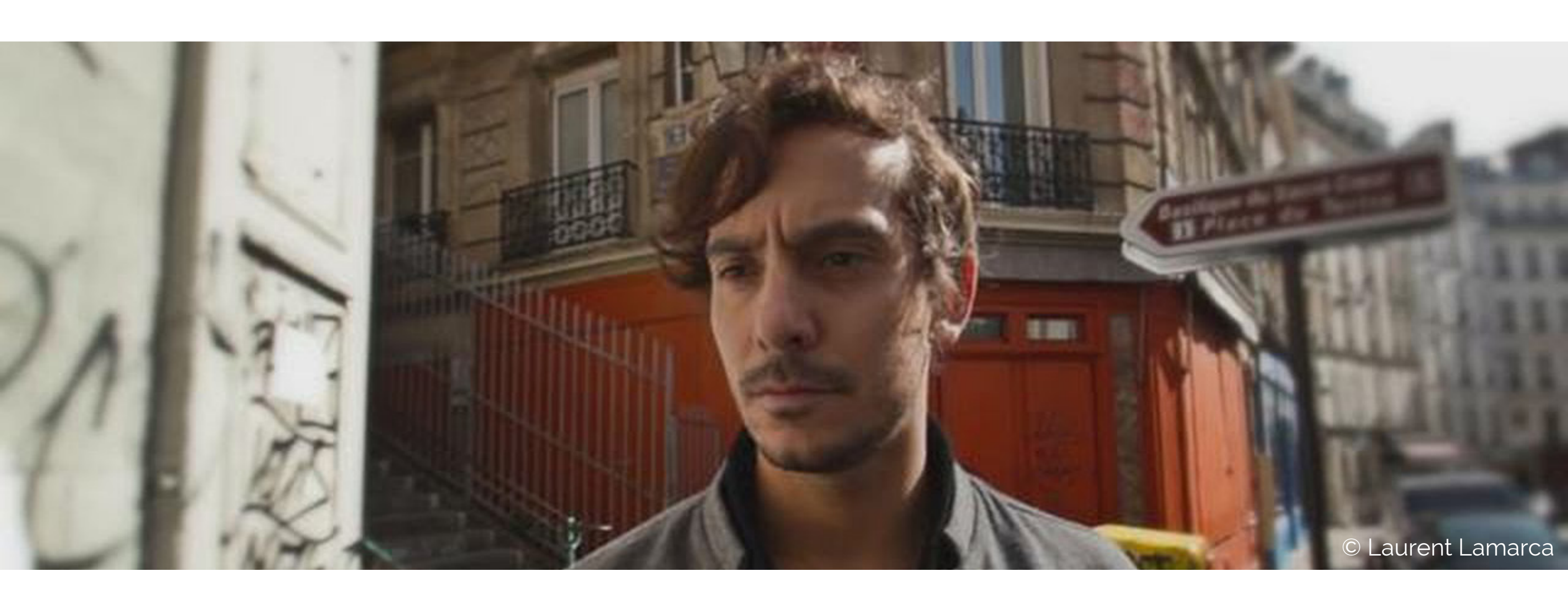
Laurent Lamarca et Lewis Evans à la Maroquinerie

La tournée du Chantier des Francofolies et de la SACEM passait fin octobre par la Maroquinerie, proposant pour l'occasion un concert à plusieurs têtes, un avant goût prometteur du festival rochelais qui se déroule en juillet.

C'est dans un cadre très agréable et avec beaucoup de tendresse que l'on a fait la connaissance de Laurent Lamarca et de ses musiciens. Cet auteur, compositeur et interprète à la candeur singulière nous a offert un show arc-en-ciel, proposant des chansons en français touchantes, tant son personnage est émouvant. Accompagné de quatre musiciens énergiques et enthousiastes, les sourires sont communicatifs, la salle semble conquise. Il nous présentait alors son nouvel EP Borderlune, dont la chanson éponyme résonne autant dans les bouches de ses acolytes que dans nos têtes les jours suivants. On pourrait lui reprocher ses paroles niaises, passe-partout, et ses thèmes bateau, mais l'authenticité qui semble habiter Laurent Lamarca et la douceur de sa voix qui nous rappelle celle de Jean Louis Aubert l'exempte de toute remarque désagréable. C'est qu'il ne faudrait pas freiner la relève d'une variété française en pleine croissance, empreinte de simplicité et de sincérité.

Il était suivi par Lewis Evans, ce dandy de Liverpool que Maze suit depuis quelques temps. Sa voix de crooner, sa pop déjantée presque désuète ainsi que son audace sans pareille embarque dans un autre univers son public, qui semble prêt à le suivre jusqu'au bout de la nuit si ce n'est plus loin. Fidèle à lui même, c'est un Lewis extraverti, romantique et talentueux qui redonne tout son sens à l'expression spectacle vivant. Il présentait ici son nouvel album Halfway to Paradise. Encore une fois, la joie et l'enthousiasme sont au rendez-vous. Ayant été leader du groupe de Lanskies et d'Aftersex, ce n'est que depuis peu qu'il s'est lancé dans ce projet solo. Il semble se lâcher comme jamais sur scène : il danse, il vibre, à l'image de sa voix. Cette soirée sympathique s'achève avec une reprise de Love Letters de Metronomy alors que le public réclame un rappel, nous laissant sur notre faim, trépignant d'impatience avant la prochaine édition des Francofolies qui aura lieu en juillet prochain à la Rochelle.

Cassandre Tarvic



© Laurent Lamarca

Crimson Peak
Goth power

Habitué à passer de gros blockbusters décomplexés (Blade 2) à des drames plus intimistes (Le labyrinthe de Pan), Guillermo del Toro revient deux ans après son colossal Pacific Rim avec Crimson Peak. Un retour au genre de maison hantée, malmené par les productions Blumhouse (Paranormal Activity, Insidious, Ouija...), mais plus généralement aux films gothiques, tombés en désuétude depuis plusieurs décennies.



Véritable encyclopédie vivante le mexicain convoque avec Crimson Peak tout un héritage cinématographique gothique passant de Jane Eyre de Robert Stevenson, à Rebecca de Hitchcock ou Le Château du dragon de Joseph L. Mankiewicz. Héritage thématique également puisque l'on retrouve l'opposition entre la société américaine utilitariste et rationnelle (il n'y a pas la place au rêve dans la conception des machines) et la société anglaise victorienne nimbée de surnaturel. Comme souvent dans le genre gothique le sous-texte sexuel est présent, concrètement avec l'acte sexuel comme déclenchement du destin, mais aussi plus imagé avec cette terre rouge qui ressurgit périodiquement (tel le sang menstruel) ou encore les multiples images de clefs entrant et sortant des serrures.

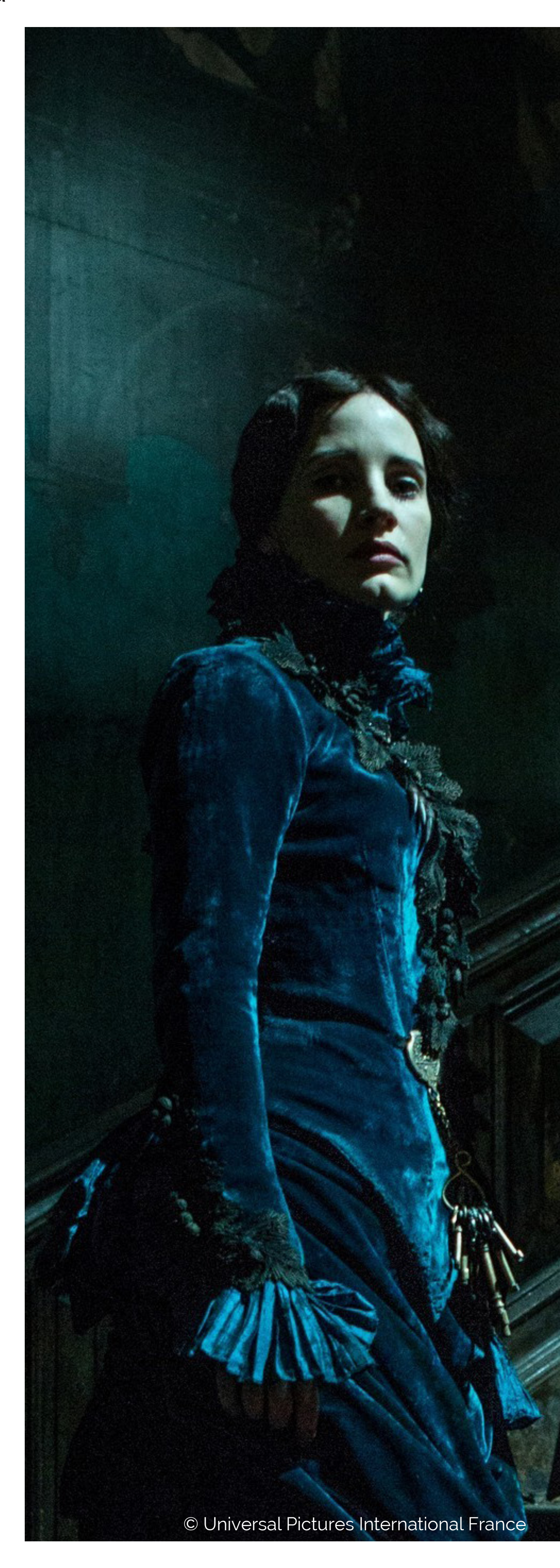
Cependant le film ne tombe jamais dans l'empilement désincarné de citations. De la même manière que Quentin Tarantino, del Toro se réapproprie ces influences pour nourrir, enrichir son propre univers et sa propre histoire. Aucun doute possible, chaque image est imprégnée de l'identité de son auteur. Il suffit de noter les multiples échos à sa filmographie comme la présence de flocons en suspension comme dans Pacific Rim, ou un fantôme rappelant fortement celui de L'Echine du diable. Mais on remarque aussi d'étonnantes récurrences avec les films qu'il a produit, on pense aux papillons et au look de l'un des fantômes rappelant Mama, de quoi remettre en perspective son apport artistique dans ses productions.

Une fois de plus Del Toro nous prouve son amour pour l'imaginaire. Les multiples fantômes qui nous sont proposés sont plastiquement fascinants. A la limite de l'abstraction, entre humain et fantasque ces entités doivent leur complexité à leur exécution la plus matérielle possible (joués par des acteurs,

un seul est créé entièrement par ordinateur) qui leur confère une forte identité visuelle. Preuve de l'attention particulière qui leur est apportée, ils sont finalement plus humains que les personnages en chair et en os et ce sont eux qui livrent les clefs de l'intrigue. Intrigue qui les délaisse la première partie du film, devenant alors strictement un film en costumes, pour pouvoir se consacrer au développement des personnages humains et à leurs ambiguïtés. Ce choix est d'autant plus cohérent que, comme tous les films du mexicain, le monde imaginaire et le monde réel, bien que séparés à première vue, finissent par se répondre, se compléter. Cette articulation se fait ici autour du personnage principal Edith, une écrivaine de fantastique, sorte de Guillermo au féminin. Elle est montrée dès le départ comme étant à l'écart du reste de la société de part sa féminité, son histoire (elle est la seule à voir les fantômes) et son goût pour l'imaginaire. Elle est aussi distinguée visuellement grâce à ses vêtements clairs dénotant avec le noir ambiant. Un personnage proche dans l'esprit de la Alice de Tim Burton, jouée par la même actrice (Mia Wasikowska), mais bien mieux exploitée ici que par l'ex-maître du gothique. Les vêtements justement sont comme toujours symboliques de la psychologie des personnages. Il suffit de regarder la première apparition du personnage de Jessica Chastain et son costume entièrement noir avec seulement une fleur rouge-sang au niveau du cœur, la définissant d'emblée comme un personnage menaçant et en souffrance.

Cela nous amène à constater l'approche visuelle de Del Toro qui tend à faire ressembler chaque plan à des tableaux vivants. Pour Crimson Peak il assume comme références les peintres victoriens tels que Grimshaw et Turner dans son travail des lumières irréelles. Délaissant l'action pure, il apparaît plus que jamais en pleine possession de ses moyens pour filmer les relations entre ses personnages. Dans la scénographie, le placement des personnages dans la cadre et le mouvement, la scène du bal dans son entièreté en est un exemple criant. Enfin ce texte ne serait complet sans évoquer le décor fascinant de la maison (imaginez un trou dans le toit laissant s'écouler les feuilles et la neige à l'intérieur), sans aucun doute le plus beau que vous verrez cette année sur un écran de cinéma, magnifié par la lumière et la mise en scène.

Dénué de tout cynisme et de toute prise de recul postmoderne, Crimson Peak n'est sans doute pas le plus grand film de la carrière de Guillermo del Toro, mais probablement l'un des plus attachant.



Nördik Impakt

#NORDIK17

La 17ème édition du Nördik Impakt s'est achevée le 25 Octobre dernier. Encore de belles surprises cette année, avec notamment cet after «Breakfast» qui invitait les résidents de Concrete comme François X, une soirée «discovery» et un masterclass avec Antigone. Moins de monde à la clôture que l'année dernière, mais une organisation parfaite.



© Culturacaen.fr / Jerome Bouvier

ette année, Nördik c'était pas loin de 40 artistes sur 5 jours. Le festival a commencé en douceur le mercredi 21 octobre avec sa soirée d'ouverture qui accueillait DBFC, Jeanne Added, Flavien Berger et Sage et a continué sa lancée sur une soirée gratuite riche en artistes le jeudi suivant. Autant vous dire que le succès était grand. Beaucoup de personnes ont du être refusées à l'entrée. Le vendredi, synonyme de Nördik InCity, était bien garni : M.A.D Brains et Limonada Records à l'Alhambra, AssBean Royal Klub et Wahsin Mashin à l'Icône et Club 808 au Cosy Room...

Et nous y voilà, la fameuse soirée de clôture du samedi. Grosse déception pour le désistement de Skip & Die, mais autant dire que le public a fait avec. Superpoze a su envoûter la foule et l'hypnotiser dès le début. Vitalic l'a boustée avec des titres comme Stamina ou encore Second Lives. Le jeune DJ Madame a tout simplement tout retourné avec son set, tandis que Daniel Avery ou Rodhad, très performants, ont été un peu décevants. Boys Noize quant à eux, on peut le dire, ont fait beaucoup de bruit et ont su ravir leurs fans fidèles, tandis que la scène klub (Claude, N'To...) était un peu plus calme. Le changement d'heure a fait flotter la plupart des festivaliers. Certains amateurs de techno se sont vus déçus de la musique qui était trop «dans le même genre», et regrettaient l'année précédente qui accueillait des groupes comme Stand High Patrol ou Chinese Man. Cependant la scène Bass Music a permis aux adeptes de la Drum'n'bass de se défouler avec Dub Phizix ou encore Calyx ; et même si parfois ça devenait redondant, cela permettait d'avoir de l'électro assez rythmée. Globalement on peut dire que cette soirée était très réussie, même s'il manquait peut-être un artiste «phare»... Ce qui s'est tout de suite compensé par un after de folie qui affichait complet au Cargö et qui accueillait Behzad et Amarou, Antigone et François X, de 6h à midi. Une sphère avec vidéo-projecteur surplombait les platines et les Djs de Concrete nous ont fait partir loin. Une très bonne ambiance pour terminer le festival en beauté.

Noa Coupey

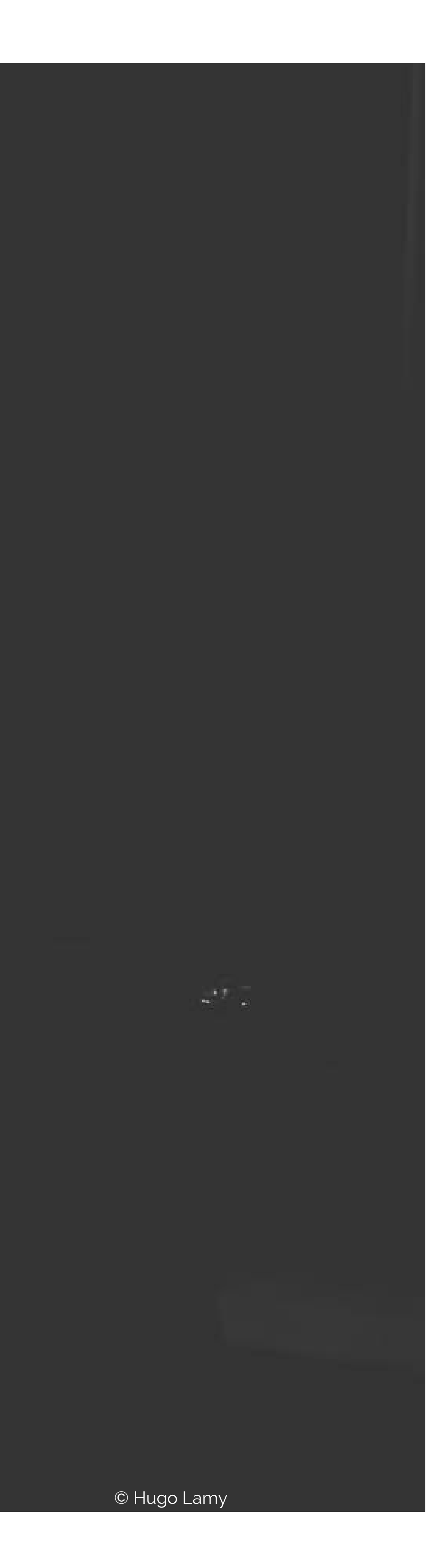

© Culturacaen.fr / Jerome Bouvier

Nördik Impakt

Figure8



Jeudi 22 octobre, dans le cadre du festival Nördik Impakt et sa soirée « discovery » gratuite, nous avons rencontré pour vous Figure 8, DJ caennais membre du collectif d'arts vivants et numériques, La Vitrine.


© Hugo Lamy

Tu es là ce soir parmi des artistes de styles totalement différents pour la Discovery, toi c'est la techno. Tu es plutôt dans quel genre ?

Je suis assez large dans ce que je passe en techno, du coup je me ferme pas à un style. Ma particularité c'est d'aller piocher du UK Garage limite, house, mais quand même finir plus sur de la techno. J'hésite pas à mélanger tous ces styles-là, en fait. Après ça m'arrive de faire des sets très particuliers suivant l'heure, etc. mais globalement je vais taper entre de la house et de la techno et puis ça va pas m'empêcher d'aller piocher un tube pop et de travailler ça au cœur de mon set.

Ça fait combien de temps que tu mixes ?

Ça fait un moment que je mixe. Je jouais de la guitare originairement, là du coup j'étais plus rock, et puis la découverte des rave y a une vingtaine d'années m'a fait presque vendre mon matériel, acheter des machines, donc j'ai commencé à essayer de produire, acheter des platines, mixer en parallèle... Je jouais dans des soirées un peu privées type rave, avant que ce soit des free party. Donc voilà ça c'était mes jeunes années, j'ai eu un petit temps mort entre les deux, et là ça fait deux ans que je me réactive sérieusement.

Tu n'en vis pas, alors ?

Je suis dans le milieu. Je suis ingénieur du son en parallèle, du coup je fais des tournées pour des groupes mais non, c'est pas mon gagne-pain, ça reste un loisir.

Tu es membre du collectif La Vitrine, tu peux nous en parler un peu ?

On a monté ce collectif y a trois ans. On se rapproche pas mal de Nördik Impakt et de son projet initial, je pense. Nous, notre passion, c'est les musiques électroniques au sens large, et puis les arts numériques au sens général. La problématique, c'était de se dire : y a des soirées, des concerts où à minuit on se fait virer de la salle, pour faire quoi au lieu de continuer en clubbing. Le clubbing c'est à partir de minuit-une heure, du coup les publics se croisent pas forcément. L'art contemporain ou les installations etc, c'est un peu dommage que ce soit que dans les musées ou sur des installations sur des festivals où les gens applaudissent à peine alors qu'ils viennent de voir quelque chose d'assez fou. Donc on voulait un peu lier l'art contemporain numérique (installations, performances) et la musique électronique. Nous, notre idéal, c'est de faire des soirées concert, clubbing, et avec du visuel. L'idée c'était de faire ça, initialement. On a mis trois ans à maturer le projet, là on commence à avoir de beaux projets à venir. Il va y avoir des choses intéressantes à Caen. Pour l'instant on se contente de petites soirées dans les bars ou dans les clubs de Caen, juste en termes de musique, en fait, car y a que les

DJs du collectif. On avait fait une belle soirée à la Fermeture Eclair : on avait réussi à faire venir deux artistes contemporains, plus des concerts et de la musique. On va essayer de réitérer ça courant 2016. La ville de Caen nous fait confiance sur un très beau lieu. J'attends avant d'en parler plus...

Tu bouges souvent ?

Les dernières années j'ai énormément tourné en national et international en tant qu'ingénieur du son avec des groupes, ce qui fait que j'ai vu beaucoup de choses, mais plus en festival qu'en club. Je ne me déplace plus tant que ça sur les soirées parisiennes qui s'activent à fond d'ailleurs, car il se passe beaucoup de choses. J'vais à une soirée à Paris environ une fois tous les six mois on va dire, donc c'est pas tant que ça par rapport à une effervescence de ce genre qui bouge quasiment tous les week-ends parce qu'il y a trop de choses... Mais je vois beaucoup de choses quand même, que ce soit en tournée et puis je vais aussi beaucoup sur internet chercher des morceaux, écouter des choses... En ce moment l'électronique est même presque trop actif pour seulement deux oreilles.

Tu es originaire de Caen c'est ça ? Ça te fait plaisir de mixer ici ce soir ?

Ouais, ça fait bien longtemps que je suis à Caen... Donc ouais, carrément, je suis content. En fait, je viens souvent travailler au Cargö en tant qu'ingénieur du son. Là ça me fait hyper plaisir d'être de l'autre côté, de jouer, quoi.

Pour toi, quel était le meilleur endroit où tu as joué ?

Où j'ai vraiment pris mon pied, un bon souvenir, c'était... Chauffer dans la Noirceur en 2014. C'était une très belle date parce qu'il était tard, parce que le site est sublime, et que les gens étaient hyper motivés, c'était vraiment une belle date, ouais...

Qu'est-ce qui t'attend pour la suite en tant que DJ ?

Alors par rapport au projet DJ... A la base j'étais vraiment DJ avec des platines vinyles et des vinyles, et là depuis un an et demi, je suis plus avec des ordinateurs, des contrôleurs... donc je passe la musique des autres mais y a un tiers où j'inclus mes productions à moi ; c'est à dire que mes créations j'en fais pas forcément des morceaux que je passe de bout en bout. Je fais mon set avec plein de nappes, des arpégiateurs et des batteries de ma propre production que j'inclus. Du coup je fais un mix avec une pâte de mes productions. Je suis en train de développer ce truc là et qui sait quand je serai prêt à avoir un truc avec plus de mes productions et un peu moins des autres. Aujourd'hui je suis plus à deux tiers/un tiers mais je produis de plus en plus et je me dirige là dessus. Mais je prendrai toujours un bout de musique, je me ferme pas à ça spécialement.

Du coup est-ce que ça va t'amener à mettre quelques mix sur internet ?

Là j'ai des choses que je dois finaliser pour les mettre sur internet, parce que pour l'instant j'ai pas mis de DJ sets dans la mesure où c'était vraiment des DJ sets de musiques d'autres et c'est très particulier d'enregistrer des sets pour les publier sur internet, pour les faire écouter, parce que dans une soirée, la techno c'est vraiment tellement de la matière sonore qu'on ressent... Mais du coup, là, je vais essayer d'éditer un peu plus de choses quand même sur internet de façon à ce que mes productions soient plus « écoutables ».

Propos recueillis par Noa Coupey

This war of mine

In war not everyone is a soldier

Enchantez-vous jeunes gamers ! Voici enfin arrivé un jeu de guerre innovant, où il ne s'agit plus de bombarder, plus ou moins bêtement ses ennemis avec son AK47 dans un FPS (First-person Shooter, en français : jeu de tir à la première personne) sanglant et au scénario approximatif. This war of mine offre la possibilité de se mettre à la place de civils ou plutôt de survivants qui tentent de rester sains et saufs lors d'une guerre civile.

Plus question d'un « appel du devoir » mais bien d'un appel à la survie

D'ailleurs toute la beauté de ce jeu réside dans cette idée. Avec un graphisme crayonné en noir et blanc simple mais particulièrement beau et efficace, accompagné d'une musique et d'effets sonores qui permettent une immersion bien étrange dans une atmosphère à la fois glaciale et terriblement triste (voire déprimante). Le gameplay lui aussi intéressant, rappelant quelque peu le même concept que Don't starve, également un jeu de survie, se déroule différemment le jour et la nuit, dans une atmosphère sombre et dans laquelle il est difficile de garder un personnage en vie bien longtemps... En effet, il s'agit ici d'améliorer son abri le jour et de partir à la recherche de ressources la nuit, ce qui peut sembler de prime abord répétitif, et ce n'est pas totalement faux, néanmoins les choix que le joueur doit faire tout au long du jeu doivent être tellement stratégiques que plusieurs parties sont nécessaires avant de réussir à conserver ses personnages vivants. La prise en charge de ces personnages ressemble par ailleurs un peu à celle que l'on pourrait avoir dans une version dystopique des Sims. Toutefois pas question de trouver un moyen d'enfermer son personnage entre quatre murs et de voir comment il s'en sort, c'est déjà assez compliqué de trouver de la nourriture pour tout le monde ! D'ailleurs, les morts des premières parties, malgré toute la bonne volonté que l'on peut avoir, font un peu mal au coeur.

« Et toi, à quoi tu joues ? »

Il est possible de jouer de plusieurs façons à This war of mine : de façon aléatoire, c'est-à-dire, sans décider du choix des personnages, du nombre de jours, de la rudesse de la guerre. Ou bien, de concevoir sa partie avec ses propres options, qui permettent en quelque sorte de choisir la difficulté du jeu ainsi que de créer des personnages et des maps personnalisés. De plus, il est concevable d'être un joueur passif qui tente de faire le moins de mal possible autour de lui, de ne pas piller de pauvres innocents et de faire pousser ses propres plantes médicinales. Mais il est également permis d'être bien plus agressif, de chercher des armes et de s'en servir, protégeant ainsi les siens et devenant acteur d'une sorte de frénésie furieuse et destructrice allant jusqu'à rompre la solidarité fragile qui persiste difficilement entre les survivants de la ville, et générer une sorte de chaos incontrôlable de la loi du plus fort. En



cela, ce jeu pourrait presque permettre une effrayante fresque d'étude sociologique sur le comportement et les choix des joueurs. Heureusement ici, il n'en est pas question et il s'agit avant tout d'un divertissement, bien que celui-ci laisse à réfléchir…

Expérience subjective d'une gameuse en herbe

Ma première approche avec ce jeu a été la découverte de son trailer disponible sur Youtube qui, tout comme le jeu en règle générale, m'a paru simple, esthétique et efficace. Par la suite, je me suis attardée sur les premiers épisodes du Let's Play Narratif de l'illustre youtubeur, Le Joueur du Grenier (c'est-à-dire, de l'expérience subjectif du joueur avec le jeu, dans lequel ici, celui-ci se met à la place d'un des personnages et créé une histoire qu'il raconte). Ceux-ci m'ont permis de découvrir l'ambiance générale ainsi que le gameplay du jeu, ce qui m'a suffit pour vouloir me faire ma propre opinion. Donc si vous hésitez encore à tenter l'aventure, je ne peux que vous conseiller de jeter un coup d'oeil rapide sur le trailer et le Let's Play. Selon moi, il s'agit d'un jeu qui peut être extrêmement addictif, quoique toutefois un peu répétitif (ce qui est pour la plupart du temps, le point faible des jeux de survie), avec un environnement oppressant et brumeux et un objectif principal, c'est-à-dire la survie, difficile à atteindre. J'ai éprouvé quelquefois une grande frustration à ne pas réussir à faire les bons choix et voir mourir (définitivement) mes personnages malgré tout le zèle que je tentais de mettre dans une partie. Ce qui aboutissait souvent à la fin de cette partie et le début d'une nouvelle, ce que l'on peut appeler plus communément dans le milieu du jeu vidéo : le ragequit…

Après le succès de This war of mine sur PC et Mac - remportant notamment l'Audience Award lors de l'Independent Games Festival en 2015 - un nouvel opus va bientôt apparaitre, This war of mine : the little ones sur PS4 et Xbox One avec la même idée de scénario mais certaines nouveautés comme par exemple, la présence d'enfants dans l'abri, le trailer de ce nouveau jeu se terminant d'ailleurs par :

« IN WAR KIDS ARE STILL KIDS »

Alénice Legoux



3 jours pour construire le monde de demain !

Climat & Énergie

Débats

Participation Citoyenne & Éducation

Ateliers

Alimentation & Santé

Économie & Emploi

Découvertes

Agriculture

Inspiration

26, 27, 28 novembre Paris

PROJET LABELLISÉ
PARIS2015
COP21·CMP11

Conférence des jeunes PARIS 2015

coy11.org
Fb/@coy11France

Parc des expositions de Villepinte (93)















La vie en vert

Les nouvelles consommations responsables

Cet été, le sporty chic faisait fureur sur le bitume de Paris. Débardeurs d'équipe, micro shorts en nylon faisant un clin d'œil aux années 80, rien de mieux pour compléter une tenue musclée qu'une belle paire de baskets. Mais pas n'importe quelles chaussures ; des Stan Smith s'il vous plaît. Du jour au lendemain, la fameuse chaussure de la marque Adidas est devenue la chouchoute de tous les modeux. Mais comment expliquer ce come-back fulminant de la basket chaussure star qui a marqué les enfants des années 80 et 90?

Le bio : un marché qui tend à s'ancrer durablement

Longtemps assimilée aux bobos, la tendance du bio a eu mauvaise presse pendant plusieurs années, car souvent associée à une élite et un mode de vie éloigné de la majorité des français. Cependant, en tant que véritable alternative engagée, ce mode de production né en réponse à l'industrialisation de l'agriculture a su gagner et conquérir son public. Si tout le monde a au moins goûté une fois à un produit bio, il est à noter que le nombre de consommateurs réguliers de ces derniers ne cesse de croître. L'explication ? Une sensibilisation de plus en plus forte à l'environnement et aux modes de productions écologiques ; mais également un retour à des valeurs plus traditionnelles et sûres en terme d'achat, impulsées par un contexte économique difficile et instable. Nombreuses sont les actions aujourd'hui qui permettent à un citoyen urbain de pouvoir directement s'approvisionner chez des producteurs travaillant selon des méthodes écologiques, grâce à la mise en place de paniers de fruits et de légumes ou bien de coopératives situées directement au cœur des villes.

Un retour à des méthodes ancestrales qui ont fait leurs preuves

Plus loin encore que cette démarche de consommation éthique et responsable au niveau alimentaire, on assiste depuis récemment à un véritable retour en force des « recettes de grand-mère » et autres DIY remis au goût du jour par les blogueurs et youtubers dans les domaines de la beauté et du bien-être : recettes de masques de beauté naturels, detox water et autres rituels de santé sont aujourd'hui choses courantes et témoignent d'un véritable changement dans les modes de consommation. Ces méthodes ancestrales apparemment plébiscitées par des générations plus anciennes, sont désormais totalement réappropriées par la génération des 18-30 ans.

Un mode de consommation différent qui se retrouve chez les marques

Ce changement, même s'il est impulsé par les démarches des consommateurs, se répercute également dans les marques : nombreuses sont ces dernières à avoir pris le virage du green marketing,



ou bien pour d'autres, à avoir vu le jour avec cette remise en avant de la nature. Des chaînes de magasins comme Naturalia propose en effet de véritables « supermarchés de l'écologique » en mettant en vente aussi bien des aliments issus de l'agriculture biologique que des rayons beautés où chacun peut se constituer ses propres produits, à l'image d'herboristeries modernes. Le secteur de la cosmétique est d'ailleurs un des marchés les plus porteurs, car les produits proposés (crèmes de jour, maquillage, etc.) tirent pour la plupart leurs vertus d'ingrédients naturels. Des marques comme Ren l'ont parfaitement assimilé et proposent ainsi des cosmétiques haut de gamme très qualitatifs uniquement bio. Symbole du detox par excellence, le thé n'est pas en reste dans ces nouvelles marques durables et respectueuses de l'environnement. C'est ainsi qu'est né GreenMa : marque de thé et d'infusions biologiques certifiée par les labels AB français et européens, mais également par l'organisme indépendant ECOCERT et utilisant des packagings éco-conçus. Leur crédo ? « Naturellement bon = 0 pesticide, 0 arôme artificiel, 0 conservateur mais 100% feuilles et 100% pur ».

Cette consommation responsable vient s'ajouter à d'autres tendances de fond qui caractérisent notre époque, à l'image de la collaboration participative et de l'émergence des plateformes de financement participatif, ou encore de systèmes de location de particuliers à particuliers comme Blablacar ou Airbnb. Loin de s'essouffler, ces nouveaux modes de consommation tendent à s'ancrer et à modifier entièrement les systèmes économiques et sociaux comme on les entendait jusqu'à maintenant. Maintenant, la question est : sommes-nous prêts à nous donner les moyens de perpétuer ces nouveaux moyens éthiques et responsables et de les maintenir durablement ?

Eloïse Prével

En Chine, toutes les familles pourront bientôt avoir deux enfants

C'est un communiqué du PCC, le Parti Communiste Chinois, qui a officialisé l'annonce. La politique de l'enfant unique, en vigueur dans le pays depuis 1979, prend fin. Une décision historique aux causes profondes.

Infanticide globalisé

Mise en place en 1979, la politique de l'enfant unique aura su insuffler en 35 ans un véritable tournant démographique (et économique) à la Chine. Mais derrière cette transition démographique à marche forcée, se cachait en réalité une réglementation autoritaire et un non-respect des plus flagrants des droits fondamentaux. Outre le nombre considérable de 10 millions d'avortements par an dans le pays, c'est un phénomène d'infanticide globalisé qui prit forme, pour permettre aux familles chinoises que leur seul enfant soit de sexe masculin. Les conséquences furent parfois dramatiques, et quelques exemples récents rappellent la cruauté d'une telle politique, comme lorsqu'une femme avait dû avorter à 7 mois en 2012.

Même si Xi Jinping s'est permis de bouleverser ce système archaïque, ne voyez pas en lui de quelconques envolées humanistes. De fait, le président chinois doit faire face à une situation démographique très préoccupante, qui risque d'avoir de sérieuses conséquences sur l'avenir de son pays.

En effet, la Chine vieillit. Le nombre de personnes en âge de travailler diminue, tandis que 212 millions de personnes sont actuellement à la retraite. Ces chiffres d'une ampleur inédite constituent le retour de boomerang de la très importante main d'œuvre qui avait permis au pays de devenir « l'atelier du monde » dans les années 1980-1990. Or, en partie à cause de la restriction de la natalité, cette génération n'a pas su se renouveler. Le déséquilibre est aujourd'hui flagrant et il ne va cesser de s'accentuer dans les prochaines années, posant de sérieux problèmes à l'État chinois.

Cependant, la fin de la politique de l'enfant unique ne pourra résoudre tous les maux chinois. Mais elle symbolise du moins une volonté tardive de relancer prudemment une démographie titanesque. L'emblématique dogme instauré par Deng Xiaoping aurait empêché 400 millions de naissances depuis 1979 ; aujourd'hui avec sa suppression, les prévisions tablent sur 2,5 millions de bébés supplémentaires chaque année en Chine, de quoi compenser tant bien que mal un déséquilibre profond.



©AFP Ciric

Mais autoriser tous les couples chinois à avoir deux enfants sera-t-il suffisant pour redynamiser la population chinoise ? Différents exemples d'assouplissement de la règle montrent que cela pourrait s'avérer plus compliqué.

Répression inhérente

Depuis 2002, en échange du paiement d'une somme de 5000 yuans, une autorisation de donner naissance à un second enfant était accordée. Si cette somme –déjà très importante– n'était pas payée, les familles devaient s'acquitter d'amendes colossales. Ce système répressif, inhérent à la politique mise en place en 1797, avait conduit à la naissance d'enfants « cachés » qui n'existent pas juridiquement. De manière plus globale, le problème du ratio garçons/filles suffit pour comprendre l'ampleur des dégâts. Aujourd'hui, 116 garçons naissent pour 100 filles en Chine. Résultat : plus de 30 millions de chinois ne trouvent pas de femmes. Ainsi, une exception admettait que certains paysans, ayant eu d'abord une fille, pouvaient avoir un second enfant, par exemple.

En 2013, une nouvelle mesure du PCC permettait à certains foyers de compter deux enfants, à condition que père et mère soient des enfants uniques. Mais les résultats espérés par cette mesure furent bien en-deçà des attentes des pouvoirs publics : sur 11 millions de couples concernés, seuls 700.000 d'entre deux avaient alors fait la demande d'avoir un second enfant.

Pas de baby-boom à prévoir donc du côté de la Chine. Pas de révolution et de bouleversement des mœurs non plus. Il faudra tout d'abord que le PCC approuve le changement de règle lors de son congrès en mars prochain, avant de voir cette politique affecter les populations chinoises. Ces dernières seront toujours, il faut le rappeler, soumises à un planning familial strict qui leur imposera d'avoir deux enfants au maximum. Donc, pour la liberté totale au sein des foyers, il faudra repasser.

Thomas Philippe

Rock torride au Réservoir avec Hipsta

Après une première partie sous le signe de l'électro et de la provoc', HIPSTA, les petits protégés de Shaka Ponk, ont enflammé le Réservoir à coup de riffs endiablés, plongeant le public dans un rock frénétique et enivrant.

Arno au chant, Thomas à la basse, Yann à la batterie, Jeremy à la guitare et David aux claviers, les cinq acolytes composent le groupe très rock Hipsta, qui a mis le feu à cette petite salle parisienne. Ils faisaient alors la promo de leur tout nouvel EP Kill my hipsta. C'est un show aux sonorités rock'n'roll avec quelques touches électroniques, à la frontière entre Maroon 5 et The Vaccines, qu'ils nous ont proposé pour cette soirée. Avec une véritable énergie de scène, et un jeu de lumières plus qu'excellent, ils sont parvenus à conquérir un public qui semblait pourtant bien réticent pendant la première partie avec Free For the Ladies.

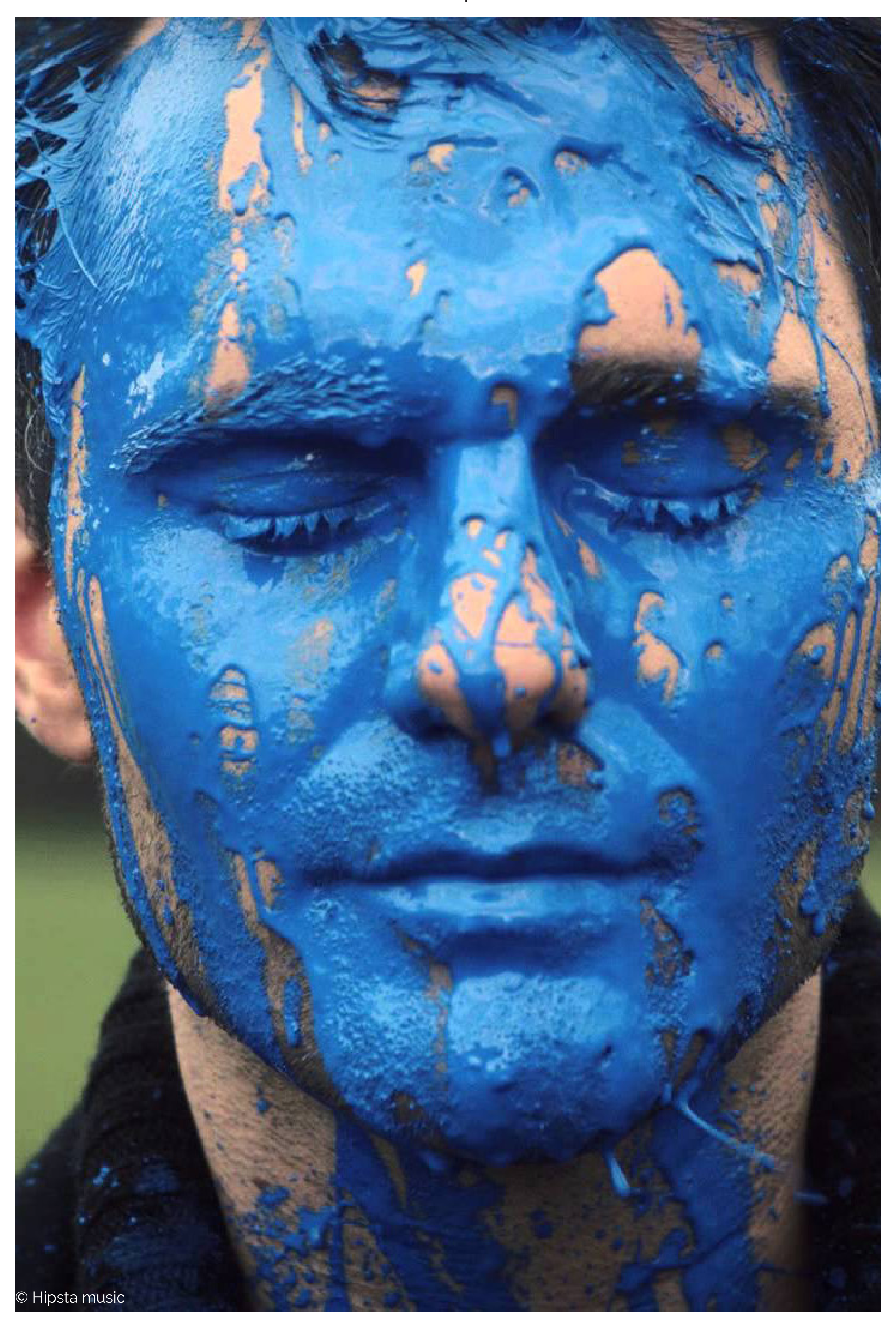
Dans la foule on pouvait notamment croiser un mec en kilt : Steve du groupe Shaka Ponk. Rien d'étonnant, Hipsta assure depuis peu la première partie des concerts du groupe !

Toutefois, si la musique était sans aucun doute de qualité, elle s'est tout de même heurtée à la difficulté du renouvellement dans le rock. Style mythique, légendaire, ayant connu son heure de gloire à la fin du XXème siècle, le rock ne semble-t-il pas s'essouffler ces derniers temps, notamment dans sa formation classique ? Si le concert était plus qu'agréable, le rock d'Hipsta était essentiellement du déjà-vu. Le groupe a notamment repris Do I Wanna Know des Arctic Monkeys sans en changer une note : sympa mais décevant.

Seule une chanson détonnait, en slam, le chant proche du rap mais l'instru toujours aussi rock, brisant les chaînes du schéma dans lequel on aurait eu tendance à les enfermer. Cette petite touche d'originalité nous laisse penser qu'Hipsta a du potentiel à développer. Rappelons que leur ascension n'est encore que très récente ! Quoi qu'il en soit, on espère les revoir très vite.

Ils seront d'ailleurs présents pour le festival « Les Rockeurs ont du cœur » en Vendée vendredi 20 novembre 2015 aux côtés de Last Train !

Cassandre Tarvic


© Hipsta music

Dix pour cent

L'autodérision à la Française

Nous sommes en 2006, deux collègues de l'agence artistique Artmedia à Paris nourrissent ensemble l'idée d'une série sur le métier d'agent artistique, une série dont l'ambition serait de dévoiler l'envers du décor. L'idée ici n'est pas de découvrir qui est derrière la caméra, mais plutôt, qui est derrière l'acteur. Les deux agents à l'origine du concept sont Dominique Besnehard - qui quittera l'agence la même année - et Michel Feller.

Lorsque l'idée se concrétise pour devenir un projet, c'est la chaîne Canal+ qui se propose à la diffusion et Nicolas Mercier, rendu célèbre par sa série « Clara Sheller » qui se chargera d'en écrire le scénario. Le projet aura pour nom : 10 avenue George V en référence à l'adresse même de l'agence Artmedia. Seulement voilà, la chaîne cryptée préfère diffuser une série à l'aspect plus cruel et sardonique que ce que Besnehard et Feller avaient imaginé « dramédie ». Le désaccord ne peut trouver d'issue car chacun semble défendre ardemment son idée jusqu'à faire obstacle à toute négociation. Le projet est alors abandonné. Pendant près de cinq ans, 10 avenue George V reste un scénario inexploité et inexploitable qui trouve sa place dans la réserve des studios Canal+. C'est en 2011 que la chaîne France 2 s'avoue charmée par le concept et décide de le prendre en main. L'équipe ne change qu'à moitié : Dominique Besnehard devient producteur attitré, Nicolas Mercier reprend sa place à l'écriture et c'est Cédric Klapish qui vient réaliser deux épisodes et se voit attribuer le rôle de directeur artistique. 10 avenue George V devient Dix pour cent en référence au pourcentage du salaire d'un acteur que touche son agent. Le 14 octobre 2015, le premier épisode de la série est diffusé sur France 2. Sous les yeux de 4 800 000 téléspectateurs s'impose le fruit d'une coopération nouvelle qui voit renaître de ses cendres un projet resté longtemps inanimé.

Le principe est simple : tout tourne autour de l'agence ASK à Paris. Quatre agents et leurs assistants se démènent pour faire vivre l'établissement. Autour d'eux les grandes stars du cinéma français se succèdent au fil de l'histoire et c'est entre cruel réalisme et subtile dérision que se situe l'atmosphère des épisodes. En effet, si la série entretient un réalisme à toute épreuve avec certains aspects de la vie des stars (puisqu'il est mentionné la chirurgie esthétique, la drogue, etc.), elle n'en est pas moins une série à tendances caricaturales, à la limite même d'une vulgarisation qui s'assume, elle, à cent pour cent. Néanmoins, au lieu de tomber dans la lourdeur d'un format à sketches revu et ressassé, Dix pour cent mise sur une subtilité qui fait se côtoyer la comédie et le drame, relayant les rôles principaux de la série non pas aux stars mais bien à leurs agents. Ces agents, ce sont eux qui mettent en avant la réelle profondeur de chaque personnage, et autour de qui la trame de la série tourne réellement.

Les stars ne sont que de passage et leur rôle est d'apporter ce brin d'autodérision qui témoigne du modernisme de la série. Ne pas s'y méprendre : en effet, si le terme d'autodérision ne relève pas vraiment du modernisme, elle

s'associait jusqu'ici à un procédé sans doute plus commun aux traditions anglo-saxonnes ; on peut donc se permettre de parler d'un certain progrès et d'un modernisme propre à la télévision française. Il fallait y penser, car cette audace et cette prouesse humoristique qu'est l'autodérision est sans doute l'un des meilleurs moyens pour faire d'un acteur le symbole d'une grandeur d'esprit et d'une certaine candeur que le public attend de lui. En effet, quoi de mieux qu'un acteur qui sait se jouer lui-même et se jouer de lui-même ? Un acteur qui sait se montrer sincère c'est quelqu'un qui ne sous-estime pas son public. Dans Dix pour cent, la grande sincérité du jeu (et du « je ») s'ajoute à la capacité de Cédric Klapish à cerner chaque trait de caractère des acteurs et à témoigner au possible de chaque détail qui vient parfaire un réalisme pourtant discret. « Cédric Klapish est un grand observateur, c'est l'humain qui l'interpelle et l'intéresse passionnément » explique Cécile de France dans une interview pour allociné. Rappelons que Cécile de France a longtemps travaillé avec Klapish notamment dans la trilogie Auberge espagnole, Poupées russes et Casse-tête chinois.

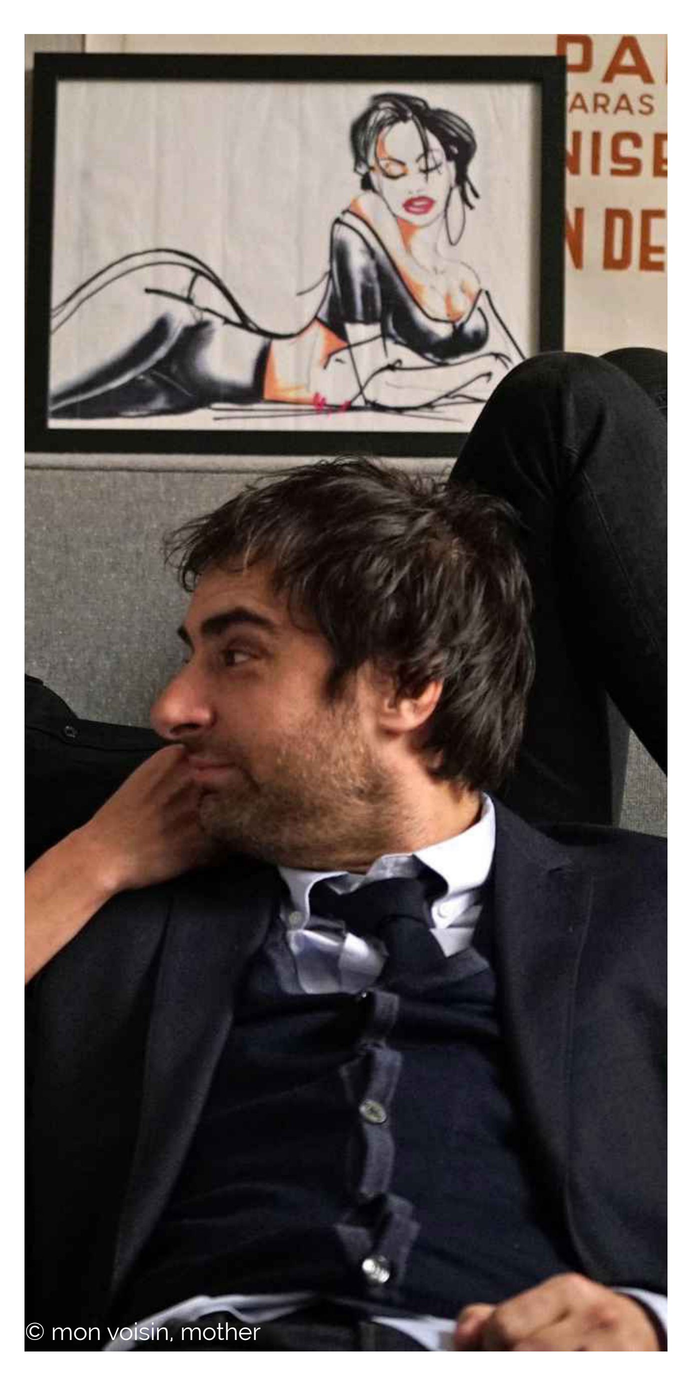
Ce souci du détail et cet amour de l'humain, propre au réalisateur, se font spécifiquement ressentir dans Dix pour cent. Il y incite les acteurs à créer cette constante similitude avec leur propre caractère, à ne plus se cacher derrière un rôle ; Klapish les invite à se mettre à nu, à montrer que les vrais acteurs sont aussi et surtout ceux qui savent se jouer eux mêmes.

Ce principe rappelle incontestablement le film de Maïwen : Le bal des actrices sorti en 2007 qui lui-même rend hommage au film Les acteurs de Bertrand Blier. Dans ce « faux » documentaire, Maïwen interprète son propre rôle de réalisatrice dont le but est de suivre et de filmer les actrices dans leur quotidien. En décrivant son film, elle explique avoir voulu « mettre à nu les actrices » tout en associant à chacune un caractère qui ne les définit pas vraiment, les faire donc jouer sur leur propre image. Ainsi Maïwen fait vivre une réelle ambigüité entre le vrai et le faux, une illusion dont la complexité se doit d'être entretenue par les actrices.

A travers cet art naissant qu'est le jeu de soi dans le cinéma Français, c'est un nouveau genre qui s'impose au devant de la scène, un genre qui assume le cynisme de son réalisme, son humour décalé et son autodérision.

Dix pour cent, c'est un défi relevé haut la main, c'est l'explosion d'un nouveau genre qui mêle la nostalgie d'un cinéma traditionnel et le renouveau d'une réelle sincérité. Dix pour cent représente la genèse de l'autodérision de son art et pourquoi pas l'aboutissement d'un certain snobisme à la française qu'est le refus de jouer son propre rôle. Dix pour cent c'est ce parfois cruel et parfois tendre réalisme qui relève de l'amour qu'entretient Klapish pour l'humain. C'est aussi l'amour de Klapish pour Paris. Un réalisateur qui dans sa direction artistique fait concorder la beauté de ce bazar organisé qu'est la ville lumière avec l'esprit subtilement entremêlé qu'est l'atmosphère de la série. Dix pour cent c'est ce Paris où tout n'est pas qu'ordre et beauté, luxe calme et volupté.

Nicolas Cury


© mon voisin, mother

Fitz O'Brien
le Poe celtique

Sur l'étagère des auteurs méconnus se dresse la tranche d'un livre jauni interrogeant l'oeil du passant avec son titre intriguant : *Qu'était-ce ?*. Recueil de nouvelles de l'irlandais Fitz James O'Brien, il conte des histoires fantasmagoriques aussi terrifiantes qu'envoûtantes, histoires qui ont donné le surnom mérité du Poe celtique à son auteur.

Qui était Fitz James O'Brien ?

Né en 1828 à Cork, O'Brien fit des études de journalisme à Dublin avant d'oeuvrer à Londres, puis entreprit de créer son propre magazine littéraire à 21 ans, nommé *The Parlour Magazine of the Literature of All Nations*, après avoir perçu un héritage familial conséquent. Hélas, l'affaire périclite assez rapidement et Fitz se retrouve sans le sou. C'est à ce moment-ci qu'il décide de quitter l'Irlande pour s'expatrier à New-York, l'un des principaux centres névralgiques littéraires d'alors. Commence dans ce nouveau monde une vie de bohème favorisée par sa rencontre avec le journaliste et éditeur Henri Clapp, surnommé *The King of Bohemian* dont il devient l'un des favoris. De fait, Fitz fréquente et s'épanouit dans les milieux jugés révolutionnaires comme le *Charles Pfaff's beer cellar*, traduisez en français «la cave à bière de Charles Pfaff», qui était connue pour être le berceau des bohémiens du village de Greenwich. Fitz y fera toutes sortes de rencontres, allant de celles littéraires à celles scientifiques -le nom de l'endroit Pfaff étant lui-même un clin d'oeil à un célèbre mathématicien de l'époque- ce qui ne manquera pas d'influer sur les textes qu'il publie pendant neuf ans dans le magazine culturel, littéraire et politique nommé le Harper's new monthly magazine. Ses contributions à ce papier sont de l'ordre de 31 nouvelles et de 32 poèmes. A noter qu'en parallèle, O'Brien écrit de même régulièrement pour de nombreux papiers, publiés ou non, dont l'*Atlantic Monthly* ou bien le *Saturday Press* dirigé par son ami Clapp et se voulant être une réponse au *Monthly magazine*.

Un auteur fortement engagé

Tout à cette frénésie littéraire, Fitz le bagarreur -il est en effet dit de lui qu'il n'hésitait pas à en venir aux poings lors des débats de lettres mouvementés- se sentit tellement impliqué dans la vie de cette Amérique en plein bouleversement, qu'il décida de s'engager dans la guerre de Sécession dès que le soulèvement civil intervint en 1861. Souhaitant être envoyé au front, il se retrouve néanmoins à un poste de recruteur et tout en accomplissant avec distinction son devoir, il profite de cette place relativement sûre pour écrire des vers patriotiques, ce qui lui vaudra d'être récompensé pour sa bravoure en 1862. Ironie du sort, c'est lors d'un déplacement vers un champ de bataille qu'il se fait tirer dessus par un soldat confédéré quelques jours après sa distinction. Fait étrange, cette blessure avait été prédite par O'Brien lui-même comme en témoigne l'une des lettres d'Albert R. Waud, l'un de ses compagnons d'armes, à William Winter, le biographe non-officiel du cercle Claff, relatant ce que lui aurait confié une nuit le Poe Celtique : « *One night I rode with him to the camp [...], where the evening passed pleasantly [...]. Some one sang the song, from 'Don Caesar de Bazan,' then 'Let me like a soldier die.' Next morning he (O'Brien) started, to join the General (Lander) at Harper's Ferry. As we rode he kept repeating the words of the song; said he appreciated it the more, as he had a presentiment*

« Trop peu traduites en français, les productions d'O'Brien gardent encore bien des secrets pour qui les ressort de l'ombre, mais ces pièces valent la peine de s'y attarder »

that he should be shot, before long. He would not be rallied out of it, but remarked that he was content; and, when we parted, said good-bye, as cheerfully as need be. »[1.] La prédiction accomplie, cette blessure non mortelle l'emportera néanmoins du fait des mauvais soins prodigués entrainant l'apparition du tétanos et conduisant O'Brien à une agonie d'environ deux mois. En ce sens, sa carrière littéraire fut relativement courte puisqu'il disparut à 34 ans sans avoir réellement publié de recueil de nouvelles ou bien de théâtre, genre auquel il s'est essayé avec succès avec des pièces telle que A Gentleman from Ireland et Sisters (1854).

Le recueil Qu'était-ce ?

Qu'était-ce ? est un recueil posthume de sept nouvelles choisies d'Obrien, paru en France en 1984 aux éditions du Terrain Vague.
Présentes en grande partie dans les colonnes de journaux, ces histoires traitent de faits étranges, quasiment surnaturels, que les héros tentent d'appréhender en usant de prime abord de leur raison avant de se rendre à l'évidence ; des mondes plus ou moins sensibles croisent leur simple réalité, rendant à cette dernière une profondeur insoupçonnée qu'ils se proposent conjointement d'explorer. C'est donc par la porte d'une maison hantée que commence l'incursion du lecteur dans ces univers, avec la nouvelle éponyme Qu'était-ce ?. La chasse aux fantômes espérée par les nouveaux occupants attirés par la renommée du lieu, laisse tout d'abord pantois, nul événement notable ne se produisant mais c'est ici que réside l'un des traits particuliers d'O'Brien, à savoir que sa plume installe progressivement la présence de l'autre, de ce qui n'est pas encore connu et ne le sera somme toute, jamais vraiment. Ce fantôme, cet invisible évoqué avant même de paraître, ne se fait sensible que par le sens du toucher. Invisible donc mais pas impalpable. C'est ce qui amène le narrateur, un locataire, à lutter une nuit entière avec ce drôle d'être et l'ayant immobilisé, à émettre l'idée de faire un moulage de ce corps étrange, froid et transparent. Ici réside déjà le caractère novateur d'O'Brien puisque jamais un être invisible n'avait encore pris place en littérature ; de même, le surnaturel n'avait pas encore été traité sous le jour d'expériences scientifiques. Ce caractère érudit se retrouve dans une seconde nouvelle, *La Lentille de diamant*,[2] mettant en scène les recherches d'un étudiant passionné par les mondes microscopiques et finissant par se perdre en l'un d'eux après avoir ciselé une lentille de microscope parfaite, toute en diamant[3] qui lui permet de pénétrer les molécules mêmes d'une goutte d'eau où réside un monde idéal abritant la plus belle femme que l'étudiant ait jamais vu. Mais hélas, la mort sanctionne toujours les objets de désir et d'intérêt des héros, à l'image de cette femme éphémère nommée Animula qui succombe au fur et à mesure que la goutte s'évapore sur la plaquette d'observation, ou bien cet être invisible, ligoté et soumis à l'étude qui finit par mourir de faim. Ne restent vivants que les héros, généralement narrateurs des intrigues, après

ces développements étranges. Les êtres ainsi touchés par ces influx extérieurs vécus comme des révélations incomplètes, deviennent alors incompris et maudits, considérés comme fous par ceux qui les entourent.

En regard de ces intériorités profondément marquées par l'étrange, réside néanmoins d'autres personnages, tout aussi méprisés par le monde. L'un d'eux est le bohémien, figure à laquelle s'identifie pleinement l'auteur. Présent dans *Le Forgeur de Merveilles*, Le Bohémien et La Chambre perdue, il endosse tour à tour le rôle de ravisseur d'enfant, de meurtrier latent, mais aussi celui de tentateur diabolique et de maître de royaumes enchantés. Se mêlent ici l'imaginaire de la magie noire à celui du nomade énigmatique, sur lequel revient d'ailleurs O'Brien dans son poème *The enchanted Titan* où il compare le bohémien à Encelade : « *I lay upon the earth, a captured giant !* »[4]. Entité primordiale de sa cosmogonie, cette figure introduite dans Le Forgeur de Merveilles est un clin d'œil certain au lecteur avisé qui reconnaîtra des éléments du roman *Notre-Dame de Paris* (1831) d'Hugo[5]. D'autres personnages comme les diseuses de bonne aventure, les spirites et les artistes maudits accompagnent cette joyeuse assemblée où se comptent encore bien des références littéraires et mythologiques. La nouvelle Médée ne transcrit-elle pas la transformation d'une femme simple et douce en une tueuse d'enfants comme le fut Médée elle-même, rendue folle par la jalousie ? Guidant sournoisement ces instincts noirs et pluriels qui se débattent en chacun des personnages, la drogue apparaît de même comme le révélateur des pulsions profondes et trouve une place de choix dans ces univers étranges, comme un moyen peut-être de quitter le simple monde pour le grand délire, le surnaturel. S'en viennent enfin dans ces tableaux obscurs, le couple récurrent de l'homme soldat -qui fascinait O'Brien depuis l'enfance- et de la femme maladive et spectrale, réceptacle de forces démoniaques, qui toujours la poussent à osciller entre les mondes. Inspiré sans nul doute par Edgar Allan Poe œuvrant à la même époque en Amérique, cette vision de la femme épouse l'esthétique romantique noire qui berçait l'imaginaire d'O'Brien, ce soldat des lettres tombé si tôt sous le feu d'un monde par trop simple.

Trop peu traduites en français, les productions d'O'Brien gardent encore bien des secrets pour qui les ressort de l'ombre, mais ces pièces valent la peine de s'y attarder, car elles recèlent encore bien des richesses, qu'un article plus long ne saurait dévoiler tout à fait. Je vous invite donc, si cette plume vous intéresse, à consulter en ligne une sélection de ses écrits dans le recueil *The Poems and stories of Fitz James O'Brien* constitué par William Winter en 1881.

Composition du recueil *Qu'était-ce ?* : *Qu'était-ce ? - Médée - La Chambre perdue - La Lentille de diamant - Le Forgeur de merveilles - Le Bohémien - Le pot de tulipes.*

Marine Roux

1. WINTER William. *Old Friends; Being Literary Recollections of Other Days.* New York: Moffat, Yard and Company, 1909.
2. Cette nouvelle qui révéla O'Brien vit sa paternité remise en cause par Thomas Guner, clamant à qui voulait l'entendre qu'il s'agissait d'une nouvelle d'un des membres du cercle Pfaff qui venait de rendre l'âme et auquel O'Brien aurait subtilisé discrètement ce chef-d'œuvre. Cette accusation fut très vite démentie par William Winter, devant lequel O'Brien avait composé ladite nouvelle. En effet, O'Brien écrivait la plupart de ses productions chez ses amis qui logeaient le plus souvent le brillant vagabond qu'il était.
3. Le diamant (du latin *adamas* = invincible), en sus de sa résistance, possède l'indice de plus élevé de réflexion, ce qui logiquement en fait la gemme parfaite pour grossir au maximum les images, tout en sachant qu'au XIXe siècle, les microscopes étaient encore inexacts, laissant passer des aberrations chromatiques (image floue et irisée). Le diamant pur, incolore, était censé être une pierre achromatique et ne pas produire ce genre de désagrément.
4. *The enchanted Titan* : O'Brien compare le bohémien au titan Encelade qui fut emprisonné sous terre par Athéna (actuelle Sicile) lors de la grande guerre de la Gigantomachie (Zeus voulait se débarrasser des titans pour laisser place aux dieux de l'Olympe).
5. Dans *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, Esméralda a été enlevée par des bohémiennes égyptiennes et joue du tambourin accompagnée de sa chèvre Djali pour survivre. Ici, Zoléna a été enlevée par un bohémien égyptien et mendie de même en jouant de l'accordéon avec un singe prénommé Falbala. Ces deux jeunes femmes sont d'ailleurs courtisées par des bossus, Quasimodo pour l'une, Solon pour l'autre.

Les Anarchistes
Un film (de) bleu

« A la vie, à la mort, à l'amour » en lettres majuscules, Tahar Rahim qui fronce les sourcils, Adèle Exarchopoulos qui vous regarde bien dans les yeux, leurs noms au centre, le titre du film écrit à la plume en dessous, écrasé sous leurs figures : vous êtes peut-être déjà tombé sur l'affiche du nouveau film d'Elie Wajeman, Les Anarchistes. Toute l'arnaque du film y est résumée : on y parle d'amour, de Tahar et d'Adèle ; l'anarchie et l'époque passent à la trappe.

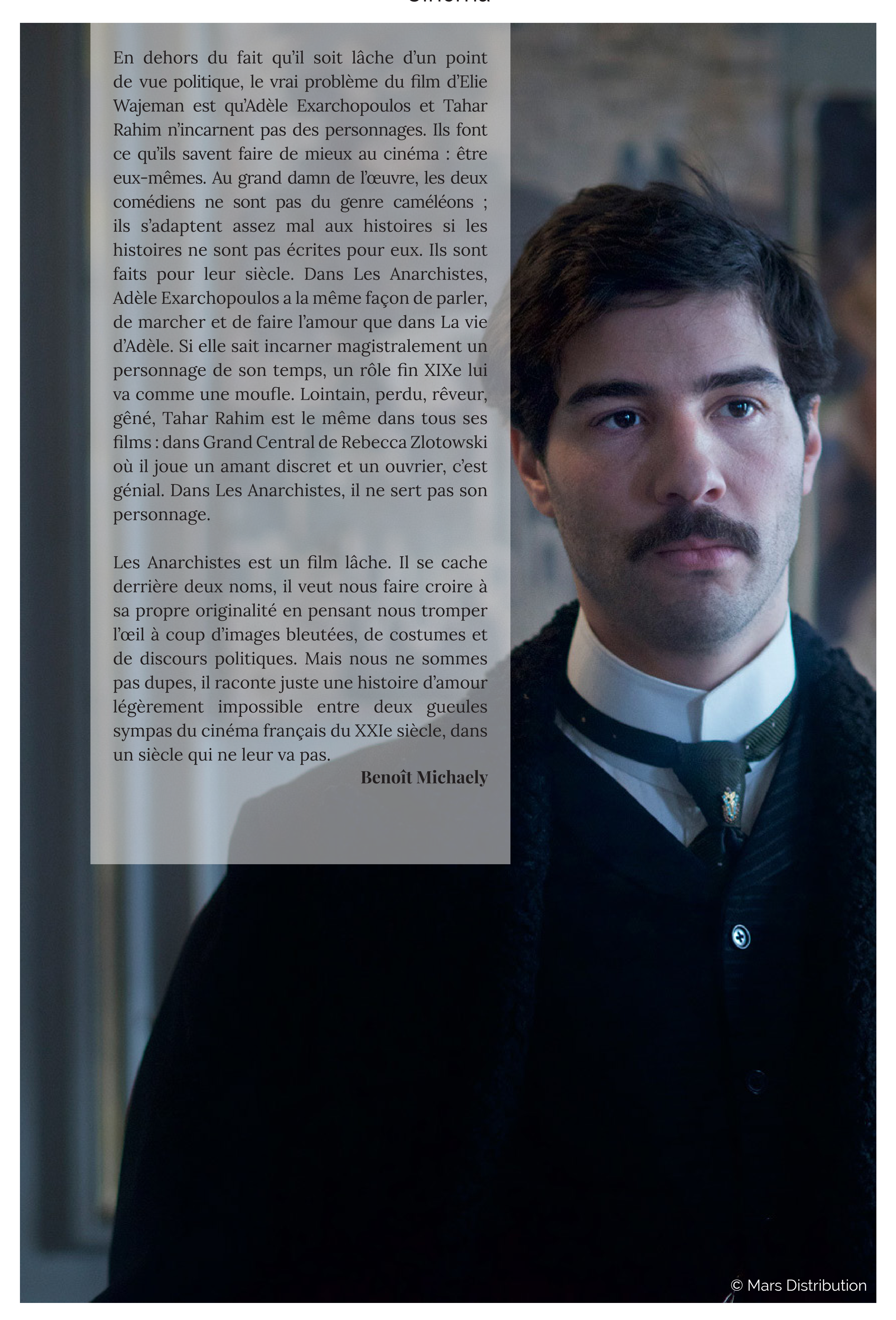


Fin du XIXe siècle. Tahar Rahim est fils de personne, il débarque de la Côte d'Azur et s'installe à Paris. Il cherche du travail ; contre quelques biffetons de la police, il accepte d'infiltrer un groupe d'anarchistes. Il entre alors, sans accroc, dans le monde ouvrier. À l'usine, après avoir réussi à séduire Biscuit, un membre du groupe anarchiste, il rencontre le reste de la bande. Pour se faire accepter, il va faire en sorte qu'une descente de police dérange une réunion à laquelle il assiste. En l'espace de quelques minutes, il passe du statut de simple visiteur à celui de sauveur. Il est alors accepté par le noyau dur, composé d'Élisée, Eugène, Marie-Louise, Gaspard, Clothilde et Adèle Exarchopoulos. Le générique de début nous imposait déjà en lettres majuscules le casting qui allait suivre. Les Anarchistes donne tout à ses deux acteurs et délaisse la fiction, les personnages et l'anarchie elle-même.

Les Anarchistes accumule les prétextes et astuces pour rassembler les deux comédiens dans une histoire d'amour. D'abord un contexte, suffisamment loin de notre époque et des appartements bourgeois parisiens pour paraître original. En quelques dates et costumes, et à l'aide d'un étalonnage bleu dégueulasse, il est installé : nous ne sommes pas dans le présent, c'est bon, personne ne verra la supercherie.

Afin que la démonstration des comédiens soit l'essentiel de ce que l'on retiendra, la fiction est aussi mise de côté. Une infiltration policière dans un groupe d'anarchistes, un dilemme intérieur, une histoire d'amour secrète. La suite et fin de l'histoire est écrite au bout d'un quart d'heure de film. Même Élisée, chef de la bande et petit ami de Judith – le personnage d'Adèle Exarchopoulos – les pousse vers ce dénouement. « Si je meurs, prends soin de Judith », dit-il à Jean (Tahar Rahim). Ai-je besoin de l'écrire ? L'amour triomphe encore et toujours, surtout entre deux grands comédiens.

De cet amour caché, Elisée – interprété magistralement par Swann Arlaud - en est la pierre angulaire. Il incarne l'homme plein de confiance, de passion, d'humilité et d'intégrité, acceptant les écarts de Judith. Les autres personnages font partie du décor sans profondeur de cette histoire, celui en carton que l'on déplace comme bon nous semble. Eux oscillent vaguement entre figures de confiance et figures de méfiance envers Jean, l'infiltré. L'anarchie, à l'image des personnages, n'a ni statut de sujet ni grand intérêt ici ; elle reste un détail plat du contexte, réduite malheureusement à des pillages et deux discours. Le film a peur du contexte dans lequel il inscrit son sujet, il n'ose se pencher ni sur l'idéologie ni sur l'époque. Encore une fois, autour de l'histoire d'amour et des deux comédiens, tout n'est que simulacre.



En dehors du fait qu'il soit lâche d'un point de vue politique, le vrai problème du film d'Elie Wajeman est qu'Adèle Exarchopoulos et Tahar Rahim n'incarnent pas des personnages. Ils font ce qu'ils savent faire de mieux au cinéma : être eux-mêmes. Au grand damn de l'œuvre, les deux comédiens ne sont pas du genre caméléons ; ils s'adaptent assez mal aux histoires si les histoires ne sont pas écrites pour eux. Ils sont faits pour leur siècle. Dans Les Anarchistes, Adèle Exarchopoulos a la même façon de parler, de marcher et de faire l'amour que dans La vie d'Adèle. Si elle sait incarner magistralement un personnage de son temps, un rôle fin XIXe lui va comme une moufle. Lointain, perdu, rêveur, gêné, Tahar Rahim est le même dans tous ses films : dans Grand Central de Rebecca Zlotowski où il joue un amant discret et un ouvrier, c'est génial. Dans Les Anarchistes, il ne sert pas son personnage.

Les Anarchistes est un film lâche. Il se cache derrière deux noms, il veut nous faire croire à sa propre originalité en pensant nous tromper l'œil à coup d'images bleutées, de costumes et de discours politiques. Mais nous ne sommes pas dupes, il raconte juste une histoire d'amour légèrement impossible entre deux gueules sympas du cinéma français du XXIe siècle, dans un siècle qui ne leur va pas.

Benoît Michaely

STREETSTYLE Lara





La collaboration de 2015 H&M x Balmain

H&M x Balmain, c'est la collaboration tant attendue de 2015. Pour les fans de Balmain, c'est l'occasion rêvée de se procurer des pièces largement inspirées des collections de la marque de haute couture.
Du côté d'H&M, on connaissait déjà la marque pour ses pièces travaillées et peu chères, mais aussi ses nombreuses collaborations avec de grandes marques et personnalités. Isabel Marrant, Alexander Wang, Madonna, Lanvin, Stella McCartney, Karl Lagerfeld, ... la marque suédoise sait y faire, on ne dira pas le contraire.

« Nous sommes particulièrement heureux d'accueillir Balmain comme designer invité chez H&M », avait annoncé le géant suédois en mai dernier, tout en invitant les fans à rejoindre le mouvement #HMBalmaination sur les réseaux sociaux. « Cette combinaison entre l'héritage de la haute couture et l'inspiration urbaine fait de Balmain une marque au style unique, à la fois somptueux et moderne, mais aussi sensuel et dynamique », avait confié Ann-Sofie Johansson, creative advisor chez H&M.

Et en prime pour cette collection, les vêtements et accessoires sont plus nombreux que les anciennes collaborations que la marque a pu créer avec les autres designers. Féru-e-s de mode, vous pourrez donc retrouver des tops drapés, des vestes brodées, des robes ajustées, accessoires, bref : toute une collection de vêtements qui fera saliver les inconditionnelles de Balmain. Olivier Rousteing a donc pensé cette ligne pour qu'elle soit une vitrine du style de la maison de couture, tout en étant accessible au grand public. Un pari qui semble gagné pour les deux marques, puisque la vente de cette collection s'annonce déjà comme un véritable succès, et ce à l'échelle mondiale.

Mais certains avis restent pour le peu tranchés ... En effet, même si H&M s'est déjà largement fait une (grande) place dans le monde de la mode, certains trouveraient que cela décrédibiliserait Balmain, en lui donnant une image de «rabais». Mouais, en attendant, on trouve la collection très réussie, même si on n'est pas fans du côté bling-bling de la marque.

Emma Bonneaud


© H&M x Balmain

Les mythologies de 2015 : le selfie

En 1957, Roland Barthes publia ses Mythologies, un recueil de petits articles sur les objets, personnalités, images, présentations qui caractérisent la société française dans son actualité, et fait ainsi le portrait de la société de consommation de l'époque. Un demi siècle plus tard, c'est à Jérôme Garcin de publier les Nouvelles Mythologies. En rendant hommage à Barthes, ce recueil est consacré aux mythes des années 2000. Comme le fil du temps ne s'arrête pas là et comme notre société ne cesse d'évoluer, d'autres mythes se sont créés depuis. Cet article a pour sujet l'image probablement la plus propagée sur le net pendant cette décennie: le selfie.

Du XIXe siècle à aujourd'hui

L'idée de se prendre en photo soi-même n'est pas si récente que ça. Au début du XIXe siècle, le photographe Robert Cornelius a produit un daguerreotype de lui-même. En plus d'être le premier selfie, c'était aussi la première photo d'une personne. Avec l'invention de la caméra portable, plus de gens se prennent en autoportrait devant un miroir, la grande-duchesse de Russie Anastasia Nikolaevna, entre autres, fut l'une des premières adolescentes à se prendre en photo et à l'envoyer à un ami. Le terme selfie a été évoqué pour la première fois en 2002, dans un forum du site web Australien ABC Online.

Aujourd'hui, le hashtag #selfie se trouve en 14e position de la liste des mots-clés les plus utilisés sur les réseaux sociaux. De plus, le selfie a été médiatisé dans la série télévisée du même nom ainsi que dans une chanson du groupe The Chainsmokers.

Il n'est pas surprenant que le phénomène de l'autoportrait numérique soit déjà utilisé par les grandes marques pour booster leurs campagnes de pub. Il a même été intégré dans la Fashion Week ; Au défilé de Dolce & Gabbana, les mannequins arrivaient équipées de téléphones portables, prêtes à se prendre en photo directement sur le podium. Dans le cas du nouveau lancement des chaussures Stan Smith par Adidas, les célébrités qui se sont prises en photo avec leurs nouvelles baskets ont fait une bonne partie de la promotion.

Partage ou narcissisme ?

La réponse à laquelle on peut s'attendre si on demande aux gens pourquoi ils prennent des selfies, c'est qu'ils veulent capturer un moment entre amis ou montrer à leurs amis ce qu'ils font. C'est vrai que le selfie est un bon moyen de partager sa vie avec ses proches, ou bien avec tout le monde, inconnu ou non. Mais il est d'abord un moyen de se montrer et se vanter.



Comme les portraits de la royauté du XVe siècle, le selfie sert à montrer le statut d'une personne ainsi que l'importance qu'elle a dans le monde. De plus, il fait partie de la construction de l'image de soi. Celui qui prend son propre cliché en contrôle le contenu, la perspective, le filtre et les hashtags qui figurent dans la légende. Cela fait que le selfie montre comment une personne se voit elle-même et comment elle veut être vue par les autres. Mais l'image seule ne suffit pas. En partageant un selfie, le but est d'être remarqué et accepté socialement. C'est pourquoi, le choix de la meilleure pose et du meilleur filtre peut s'éterniser. C'est aussi pourquoi on voit rarement des autoportraits de personnes en jogging usé, en train de ramasser les crottes de leur chien. Non, le selfie est réservé aux moments les plus cool que la vie peut offrir.

Tandis qu'il est tout à fait normal de partager des photos de nous-mêmes, car nous sommes des êtres sociaux, le revers de la médaille est que ce partage peut aussi avoir des effets négatifs. Plusieurs études ont révélé que passer trop de temps à regarder des selfies «parfaits» est lié à une mauvaise image de soi. Il est également frustrant de rester invisible si la photo n'est pas remarquée ou n'a pas obtenu beaucoup de likes.

De plus, en choisissant entre plusieurs selfies avant d'en publier un, il est difficile de rester objectif et de bien juger ce qu'on est en train de partager. En voulant le mettre en ligne le plus vite possible, le côté narcissique et impulsif du cerveau prend le dessus. Et parfois, cela entraîne des publications que l'on regrette plus tard (comme probablement les adolescents posant à moitié nus sur instagram).

L'abus du selfie est dangereux pour la santé

En parlant de mauvais jugement, il faut aussi évoquer que le selfie a récemment fait la une à cause de plusieurs accidents, parfois mortels. Selon le site mashable.com, la prise d'un selfie a causé plus de morts que les attaques de requins l'année passée.

En Russie, des panneaux de sensibilisation ont été mis en place afin de prévenir les accidents, notamment la chute d'une falaise, être renversé par un train ou être tué par un animal sauvage. Au Festival de Cannes et à Disneyland Paris, entre autres, la perche à selfie est même proscrite de l'espace.

Pris de manière prudente ou pas, le selfie va certainement continuer à faire partie de notre quotidien, surtout parce que c'est un excellent outil de promotion. Pourvu que personne ne se fasse pas manger par un ours avant de poster sa photo !

Jenifer Winter


LONGUE VIE
À LA VIE !!
NOUS SOMMES UNIS
SANS HAINE
SANS PEUR
SANS AMALGAMES